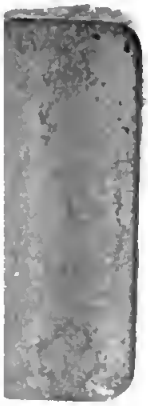
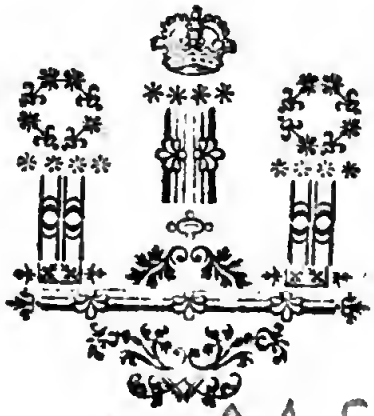


[Pierre-Charles-Fabiot Arnillon] °

LA FORCE DE L'ÉDUCATION.

NOUVELLE ÉDITION.



AA 5027

A LAUSANNE,

Chez MARC CHAPUIS.

MDCCLXII.

L. - A.

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

ON verra par les Lettres qui ſont à la tête de ce petit Ouvrages, les motifs qui l'ont fait entreprendre; on connoîtra en même-tems qu'il a été exécuté avec trop de rapidité, pour qu'il ne s'y ſoit pas gliſſé bien des négligences peu pardonnables à l'Auteur, s'il eut pu prévoir que ce badinage de ſocieté dût paroître au grand jour; mais celui à qui il a été adreſſé, y a trouvé aſſez d'intérêt pour croire, d'un côté, que le Public lui ſauroit gré de lui en avoir fait part, & de l'autre

que ſon ami n'auroit pas beaucoup à ſe plaindre de cette petite infidélité, ſi ſon Hiſtoire eſt bien reçue & accueillie du Public; ſi le contraire arrive, il gardera l'*incognito*, & nous, qui ſommes ſes amis, nous lui garderons fidélement le ſecret.

LET-

LETTRE

A Mr. LE MARQUIS D***.

VOus m'apprenez, Monſieur, qu'on joua hier, pour la premiere fois, une Piéce du célébre Mr. Néricault des Touches, qui a pour titre : La force du Naturel. *Le peu que vous me dites de cette Piéce, me porte à penſer qu'elle a eu ſon fondement dans une Hiſtoire véritable, & qui m'eſt connue dans toutes ſes circonſtances ; mais l'Auteur en a totalement changé les caractéres, ſans doute pour ne pas s'éloigner du principe qu'il avoit ſi bien traduit dans ſa Comédie du Glorieux.*

Chaſſez le naturel, il revient au galop. *

Je reconnois trop les ſuccès réitérés & mérités de cet illuſtre Académicien, pour

 douter

* *Naturam expellas, furca tamen uſque recurret.*

douter de celui de ſa Piéce nouvelle ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire ici mon ſentiment ſur la tournure qu'il lui a donnée.

J'ai toujours enviſagé la Comédie, ou comme le fléau des ridicules, ou comme devant être utile à la correction des mœurs : or, je ne trouve, Monſieur, dans l'expoſé que vous me faites, ni l'un ni l'autre de ces objets remplis. Peut-on paſſer pour ridicule, & peut-on concevoir quelque eſpérance de ſe corriger de ſes défauts ou de ſes vices, quand on donne au naturel, qui nous y raméne malgré nous, une force ſupérieure à celle de l'Education ? Ne m'avouerez-vous pas, Monſieur, qu'on eût pu tirer un meilleur parti de cette ſuppoſition d'enfans, en préſentant au Public deux vérités, ſans doute, plus inſtructives ; à ſavoir, que ce n'eſt pas toujours la naiſſance qui décide du bon ou mauvais Naturel ; & que l'Education,

au

au contraire, a ſouvent la force de gâter ou de corriger ce que la nature nous a donné de panchans bons ou mauvais?

N'eſt ce pas flatter l'orgueil des Grands & des Puiſſans de la terre, que de leur inſpirer, que rien ne peut corrompre cet heureux Naturel, qu'ils ſe vantent ſouvent à tort de poſſéder par le droit de leur naiſſance?

N'eſt-ce pas, d'un autre côté, anéantir l'émulation de ceux qui ſont nés dans un état inférieur, que de leur inſinuer, par des exemples applaudis, que la meilleure Education ne peut venir à bout de vaincre la ruſticité, la barbarie du ſang obſcur qui coule dans leurs vaines?

Comme je n'ai point vu, & ne ſuis point à portée de voir la Piéce de Mr. Deſtouches, j'en parle, peut-être, en aveugle; mais en ce cas, c'eſt à vous, Monſieur, que je dois m'en prendre: pourquoi ne m'avez-vous pas mieux in-

formé du fonds, des détails, & du ſuccès de cet Ouvrage à ſa premiere repréſentation? Je ſuis tout prêt à réformer mon jugement, s'il eſt vrai qu'il tombe à faux: cependant comme je ne puis croire que vous vous ſoyez trompé ſur le caractere de la fille ſuppoſée, & ſur celui de la véritable Héritiére, j'inſiſterai toujours ſur ce que je viens de vous dire, & ſur le regret que j'ai, ou que ce fonds d'intrigue ne ſoit parvenu à Mr. Deſtouches que d'une façon imparfaite, ou que s'il en a eu comme moi, une entiére connoiſſance, il n'ait pas conſervé aux deux Heroïnes de ſon Poëme, le caractére qu'elles ont eu hiſtoriquement, qui me paroîtroit tout auſſi théatral, &, peut-être, préférable du côté de l'utile. D'ailleurs, cette Hiſtoire que j'ai ſue d'original, & dont les circonſtances m'ont paru très touchantes, auroit pu être ſuſceptible d'intérêts bien ſenſibles; & puiſque vous ne

me

me parlez point de celui dont vous avez été affecté à la repréſentation, il m'eſt permis de douter, que vous en ayez été auſſi touché que j'imagine que vous le ſeriez au ſimple récit de cette ſinguliére Avanture. Je vous rends graces, Monſieur, de la bonté que vous avez de m'inſtruire des nouveautés litteraires. Continuez-moi, je vous prie, cette faveur; c'eſt, en vérité, une bonne œuvre que de me fournir dans ma retraite, dequoi me la rendre plus ſupportable. J'ai l'honneur d'être.

A .... le 12. Fevrier 1750.

REPON-

REPONSE A CETTE LETTRE.

J'Ai fait part de votre lettre, Monſieur, à votre aimable Societé qui étoit aujourd'hui raſſemblée chez moi; vous y avez été déſiré & regretté. Je ne vous parlerai point de la juſteſſe de vos réflexions; il faut que je revoie la Piéce, pour mettre le prix à l'Ouvrage & à la critique; mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion. Des Dames de votre connoiſſance, qui étoient chez moi, ont vu votre Lettre, & votre Hiſtoire véritable, qu'elles ne ſavent point, leur tourne la tête. Seriez vous aſſez galant homme pour la brocher à la hâte, & nous en faire part? Car elles ont une véritable impatience de la ſavoir, & ſans la ſaiſon & le mauvais chemin, qui leur fait peur, nous aurions tous été vous demander à dîner, & votre

votre Hiſtoire. Je n'oſe rien prendre ſur mon compte; c'eſt en leur nom que je vous préſente cette requête: je ne ſerai pourtant pas fâché d'en partager la reconnoiſſance, comme je fais les ſentimens qu'on a pour vous.

A.... le 14. Fevrier 1750.

P. S. *Les Dames prétendent que votre Hiſtoire doit être intitulée:* La force de l'Education.

SECONDE LETTRE

A MR. LE MARQUIS D***.

VOus le voulez, Monſieur, & je vais mettre la main à la plume: je dois faire plus, je dois vous rendre grace, & à ces Dames de l'occaſion que vous m'en fourniſſez. Que peut-il y avoir de plus pré-

cieux

cieux à la compagnie, & ſur-tout dans cette ſaiſon, que de ſe procurer un ſujet d'amuſement & des antidotes contre l'ennui? C'en eſt donc fait, j'entreprends de vous raconter l'Hiſtoire qu'on me demande; elle aura le titre que les Dames lui ont donné, quand même elle devroit en avoir un autre; peu m'importe que celui-ci ſoit juſte ou non, puiſqu'il a le bonheur de plaire au beau Sexe qui me le dicte. Je vous déclare, au reſte, qu'en adoptant ce titre, ce n'eſt point du tout contre la Piéce de Mr. Deſtouches que j'ai des prétentions; je ne la connois point, & je demande même en grace qu'on ne me la faſſe connoître qu'après que j'aurai rempli la tâche qu'on me donne. J'ai la plus véritable eſtime pour lui, & pour ſes Ouvrages; & à Dieu ne plaiſe que je vouluſſe lutter contre un tel Adverſaire. Ce que j'aurois le plus à cœur, dans ce petit Ouvrage de commande, ce

ſeroit

ſeroit de réformer l'idée chimérique d'une infinité de gens ſenſés, ſur ce qu'on appelle force du ſang, force du naturel, qui communément n'eſt autre choſe que force de l'habitude. L'humanité a, ſans doute, cru s'honorer par un préjugé ſi ſouvent démenti par l'expérience. Combien de fois l'amour & l'amitié, qui ne doivent guères moins leur force à l'habitude, ont-ils triomphé de cette prétendue force du ſang & du naturel? J'en appelle au cœur de ceux qui ont éperdûment aimé leurs Maîtreſſes, ou leurs amis; & je pourrois en appeller encore à la ſincérité de bien des peres, & de bien des enfans, chez qui la force du ſang & du naturel, a trop ſouvent & trop indignement cédé à de plus vils intérêts.

Pour que ceci ſoit une eſpéce de Préface, il ne me reſte, Monſieur, qu'à vous dire, qu'à la place des véritables noms de mes Acteurs, j'emprunterai les premiers

qui

qui ſe trouveront au bout de ma plume, attendu que quelques perſonnes, qui vivent encore, peuvent être intereſſées à ce qu'ils ſoient ignorés. Songez auſſi que je ne ſuis engagé qu'à brocher une Hiſtoire, non à l'écrire, & que ceci n'eſt & ne doit être qu'un amuſement de Societé, après quoi je finis en vous aſſurant que je ſuis.

A.... le 18. Fevrier 1750.

LA

LA FORCE
DE
L'EDUCATION.

PREMIERE PARTIE.

Nemo adeò ferus eſt ut non miteſcere poſſit,
Si modò cultura patientem commodet aurem.
Hor. Ep. I. à Mécenas.

LE Comte de Saint-Eugéne, qui doit jouer un des principaux rôles dans cette Hiſtoire, étoit un jeune Seigneur des plus riches & des mieux faits de ſon tems. Il joignoit aux avantages de la

taille & de la figure, des talens ſupérieurs pour la guerre, & même pour le cabinet. C'eſt ſous ces deux titres qu'il fut également chéri du Vicomte de Turenne & du Cardinal Mazarin. Ce dernier étant devenu premier Miniſtre pendant la minorité de Louis XIV, bien informé que les Eſpagnols travailloient à engager Olivier Cromwel à faire avec eux un Traité contre la France, & connoiſſant l'adreſſe & les talens du Comte de Saint-Eugéne, le fit paſſer ſecrétement en Angleterre, & ce fut plus particuliérement à ſes ſoins, &, peut-être, à ſes intrigues qu'il crut devoir le ſuccès du Traité qui fut conclu le 2. Novembre 1665. entre le Protecteur & la France. Pendant ſon ſéjour en Angleterre, le rôle qu'il devoit y jouer, l'avoit obligé de changer de nom, & de ſe ſuppoſer même né dans un Pays dont il poſſédoit parfaitement la langue. Ce déguiſement produiſit

duiſit dans la ſuite un événement aſſez bizarre. Le jeune Comte avec l'eſprit, la taille & la figure, telles que nous venons de le dire, n'ayant alors que vingt-ſept à vingt-huit ans, & étant naturellement très-galant, ne pouvoit manquer de faire pour le moins une paſſion. Il en fit une en effet, & fut bientôt amant aimé & favoriſé de la fille d'un des plus riches Négocians d'Angleterre. Cadet d'une des meilleures Maiſons, il étoit trop important pour les affaires qui lui étoient confiées, de garder le ſecret de ſon nom & de ſa Patrie, pour en faire confidence à ſa Maîtreſſe. Ainſi elle reſta dans l'erreur ſur l'auteur du fruit de ſes amours, qui ne vint au monde que quelques mois après le départ du Comte de Saint-Eugéne pour repaſſer en France. Nous verrons dans la ſuite ce que devint cet enfant, & de quelle façon il eut part à l'Hiſtoire que nous écrivons.

Le Comte de Saint-Eugéne de retour en France, parut à la Cour avec la plus grande diſtinction : il fut généralement loué du ſuccès de ſa négociation. Le Cardinal Mazarin voyant qu'il pouvoit l'employer à de grandes choſes, & que la guerre pouvoit le priver d'un homme ſur les talens duquel il comptoit, preſſa le Marquis ſon pere de lui faire quitter le ſervice, pour l'appliquer tout entier à la politique ; & Mr. de Lionne ayant manqué la Paix qu'il avoit été chargé de traiter en Eſpagne, le Cardinal ſe ſervit encore du Comte de Saint-Eugéne dans les conférences qu'il eut avec Louis de Haro. Enfin, la Paix ayant été conclue à la fin de 1659, le Cardinal penſa ſérieuſement à placer dignement le Comte de Saint-Eugéne, & à lui procurer un mariage avantageux. Pour y parvenir, il le déſigna Ambaſſadeur dans une grande Cour, & lui fit épouſer en 1660. Ma-

demoi-

demoiſelle de Villemare, fille de grande condition, qui peu de mois après ſon mariage, devint très-riche par la mort d'un frere unique, qui n'avoit point laiſſé d'enfans. Cette jeune Dame lui donna une fille au commencement de l'année ſuivante. Cette fille fut donnée à nourrir à une femme, nommée Marie-Anne Joclet, qui étoit accouchée environ deux mois avant la Comteſſe, d'une fille qui avoit été nommée Angélique. Marianne avoit depuis perdu ſon mari, & habitoit un Village peu diſtant de Paris. Peu de jours après qu'elle eut reçu Mademoiſelle de Saint-Eugéne, qui avoit été nommée Adelaïde, il fut queſtion du départ du Comte pour ſon ambaſſade. Quelque attachement qu'eut la jeune Comteſſe pour ſa fille, elle voulut abſolument ſuivre ſon mari, & vu le grand âge du Marquis de Saint-Eugéne, ſon beau-pere, & ſes grandes infirmités, elle con-

ſia le ſoin d'une fille ſi chere à la Marquiſe de Villemare, depuis peu veuve de ſon frere.

Le départ du Comte & de la Comteſſe ne précéda que d'environ un mois, la mort du Cardinal Mazarin, leur Protecteur; mais elle ne changea rien ni à ſa fortune, ni à ſon crédit. Perdons pour un moment de vue, le Comte de Saint-Eugéne, pour ſuivre la jeune Adelaide en nourriſſe, & pour voir ce que le deſtin avoit ordonné de ſon état & de ſon éducation. La jeune veuve qui s'étoit chargée d'en prendre ſoin, étoit encore dans la premiere année de ſon veuvage, & les deuils étoient alors plus auſtéres qu'ils ne le ſont aujourd'hui. Elle fut donc plus de trois mois ſans aller viſiter la jeune Adelaïde, ſe contentant de faire tenir, avec profuſion, à ſa nourriſſe tout ce dont ſa jeune niéce pouvoit avoir beſoin. Ce ne fut qu'au bout de ce tems qu'elle

qu'elle alla enfin voir la fille de ſa belle-ſœur : elle la trouva jolie, bien nourrie, & forte pour ſon âge : elle fut extrêmement contente de la bonne Joclet, qui lui parut très-attachée à la petite Adelaïde ; elle l'exhorta à continuer ſes ſoins, & l'aſſura qu'elle en ſeroit bien recompenſée. La Marquiſe de Villemare continua de voir aſſez ſouvent ſa niéce, & ce fut toujours avec une nouvelle ſatisfaction, qu'elle ne manquoit pas de le communiquer au Comte & à la Comteſſe de Saint-Eugéne.

La jeune Adelaïde avoit atteint ſa deuxieme année, avant qu'on eut été tenté de la retirer de chez ſa nourriſſe, chez qui la Marquiſe de Villemare trouvoit qu'elle profitoit de jour en jour, par les ſoins & les attentions de la bonne Joclet, & par le bon air du lieu où elle étoit nourrie. Ce fut à peu près dans ce tems-là que le Marquis de Saint-Eugé-

ne, pere de notre Ambaſſadeur, mourut ſubitement. Quoique ſes affaires fuſſent très-bonnes, & que le Comte fût ſon unique héritier, celui-ci obtint un congé de la Cour, pour venir recueillir la ſucceſſion de ſon pere, & mettre un arrangement convenable aux affaires de ſa maiſon. Ce fut dans ce voyage que le Comte vit, pour ainſi dire, ſa fille pour la premiére fois. Il la retira de chez ſa nourriſſe, & lui donna des Gouvernantes, & la Marquiſe de Villemare, ſa belle-ſœur, ſe chargea encore de la garder chez elle juſqu'au retour du Comte, qui fut obligé de retourner promptement à ſon poſte, pour y vaquer aux grandes affaires qui s'y traitoient alors, & qui ne ſe terminerent qu'en 1667. par le Traité de Paix entre la France, l'Angleterre, le Dannemarck & la Hollande, qui fut ſigné à Breda le 26 de Janvier de cette année. Le Comte eût bien ſouhaité d'être

tre alors rappellé à la Cour ; mais toute l'Europe étant en armes, il étoit trop utile aux intérêts de ſon Maître, pour en obtenir la permiſſion de repaſſer en France ; & ce ne fut qu'en 1674, lorſque le Roi fut abandonné de preſque tous ſes Alliés, qu'il eut l'ordre tant déſiré de ſortir d'une Cour, à laquelle un Allié plus fidéle déclara bientôt la guerre.

Avant de ramener le Comte de Saint-Eugéne en France, il eſt à propos de ſe reſſouvenir de ſon premier voyage en Angleterre, & de la galanterie qu'il y avoit eue avec la fille de ce riche Négociant. On doit auſſi ſe rappeller qu'il ne lui avoit pas été connu, ni par ſon nom, ni par celui de ſa Patrie : ainſi ſa malheureuſe Maîtreſſe le croyant véritablement Baron de Cromſtad, dont il avoit pris le nom, & originaire du Pays dont il parloit la langue, après avoir en vain écrit pluſieurs lettres au faux Baron de

Cromſ-

Cromſtad, dont elle n'avoit jamais eu de réponſe, avoit pris le parti d'envoyer le fils qu'elle avoit eu du Comte de Saint-Eugéne, dans une Cour où elle s'imaginoit qu'il dût retrouver le Baron de Cromſtad, ſon pere. Pour cet effet, elle lui avoit remis quelques bijoux & pierreries qu'elle tenoit du Comte de Saint-Eugéne, & l'avoit recommandé à un riche Correſpondant de quelques Négocians Anglois, nommé André Piter. Le jeune Cromſtad (car elle lui avoit donné ce nom) avoit quinze ans, lorſqu'il arriva à C.... & le hazard avoit fait que le Comte de Saint-Eugéne y avoit été envoyé en ambaſſade par préférence, comme en poſſédant bien la langue.

Cromſtad avoit été parfaitement bien élevé. Outre l'Anglois qui étoit ſa langue naturelle, il parloit & écrivoit également bien l'Allemand & le François, & avoit fait d'aſſez bonnes études. D'ailleurs,

leurs, il étoit né avec un eſprit vif & pénétrant; il avoit, outre cela, une de ces phiſionomies intereſſantes, qui portent avec elles la meilleure de toutes les recommandations. Sa taille n'étoit inférieure à aucun des autres avantages qu'il avoit reçus de la nature. Tel étoit Cromſtad, lorſqu'il arriva chez André Piter, auquel il avoit été adreſſé. Celui-ci le reçut avec bonté, & déplora bientôt l'inutilité des ſoins de ſon nouvel hôte pour la recherche d'un pere, ou plutôt d'un fantôme qui n'avoit jamais exiſté dans cette Cour; mais il ne put refuſer au jeune Cromſtad des ſoins véritablement paternels, & ſe réſolut de l'inſtruire des connoiſſances néceſſaires aux différentes parties de ſon commerce. Il eſt vrai que Cromſtad ne ſe préſenta qu'avec une ſorte de répugnance à une étude ſi peu convenable à ſon gout naturel, ou plutôt à une certaine nobleſſe de ſentimens,

qui

qui lui avoit été inſpirée de bonne heure par ſa mere.

Le Négociant, ſon protecteur, qui étoit en même-tems le Banquier le plus accrédité de la Ville, & celui de l'Ambaſſadeur de France, ayant un jour une ſomme conſidérable à lui faire tenir, envoya Cromſtad chez le Comte de Saint-Eugéne. Le jeune Commis parla François à l'Ambaſſadeur, mais avec tant de grace & une politeſſe ſi noble, que le Comte fit une attention particuliére à ſa perſonne, & ne put ſe refuſer de louer ſa figure & ſon eſprit. Il lui fit quelques queſtions, & ayant appris qu'il étoit Anglois d'origine, ou ſoit qu'en effet Cromſtad, dont il ignoroit encore le nom, eût quelques-uns des traits de ſa mere, le Comte ne put ſe défendre d'une émotion qu'il eut peine à cacher : elle redoubla encore, lorſqu'il lui demanda ſon nom, & qu'il eut entendu celui de Cromſtad. Cependant

pendant il ſe remit ; & après l'avoir expédié avec un tremblement involontaire, il le renvoya chez le Banquier, & fit prier André Piter de venir lui-même le voir le lendemain.

Le Comte de Saint-Eugéne eut tout le tems de ſe remettre du trouble que lui avoit cauſé l'entrevue de Cromſtad ; & quoi qu'il ne crût pas ſe tromper, en croyant voir en lui ſon fils, il avoit tant de différens intérêts à ne le pas reconnoître, qu'il ſe poſſéda parfaitement, lorſqu'il reçut le lendemain la viſite du Banquier. Il lui parla donc de toute autre affaire, & ce ne fut que lorſqu'il fut près de le congédier, & comme par hazard, qu'il lui parla du jeune Cromſtad.

Quel eſt, dit-il, le jeune homme que vous m'avez envoyé hier ? il me ſemble ne l'avoir point encore vu : ſeroit-il un de vos fils ?

Non, Votre Excellence, dit Piter ; c'eſt

c'eſt un jeune Anglois qui n'eſt arrivé chez moi que depuis quelques ſemaines, & dont l'hiſtoire eſt aſſez particuliére. Comment, repartit le Comte, à ſon âge lui ſeroit-il déja arrivé quelqu'avanture deſagréable, qui l'eut forcé à ſortir de ſon Pays? Ce n'eſt point cela, Monſeigneur, répondit le Banquier: il eſt enfant d'une fille bien née, qui a été abuſée par un Avanturier, lequel s'étoit vanté à elle d'être un Cavalier de cette Cour, & qui l'a laiſſée groſſe de cet enfant. Pour elle, après avoir écrit long-tems en vain au prétendu Baron de Cromſtad, elle m'a fait adreſſer ce jeune homme, dans l'eſpérance qu'il retrouveroit ici ſon pere. Au reſte, c'eſt un fort joli garçon, & d'un charmant caractére, bien inſtruit, & qui pourroit faire quelque choſe, s'il prenoit un peu de gout pour le commerce; mais y il a un peu de vent dans ſa tête, & je crains qu'il n'aille un jour s'enga-

gager dans les troupes, tant je lui vois d'ardeur pour le métier de la guerre. Il s'en fallut beaucoup que ce discours déplût au Comte. Mais, Mr. Piter, lui dit Son Excellence, si vous vous intereſſez beaucoup à ce jeune homme, il ſeroit, peut-être, aiſé de faire quelque choſe pour lui, & je pourrois, par mon crédit, lui procurer de ſervir en France avec quelque diſtinction, & avec l'eſpérance de s'avancer, ſi, en effet, il a d'auſſi bonnes inclinations que vous me le dites: en attendant, je pourrois le recevoir au nombre de mes Pages. En vérité, Votre Excellence, reprit le Banquier, ce ſeroit une charité bien placée, & je répondrois bien qu'elle en ſeroit contente. C'eſt aſſez, interrompit le Comte, vous pouvez me l'envoyer dès aujourd'hui; mais comme il va ſe trouver avec mes Gentils-hommes, que ce ſoit ſous le nom de Baron de Cromſtad qu'il me

me ſoit préſenté, & qu'il ſe garde bien de parler à qui que ce ſoit de ſa naiſſance. Ne craignez rien, Monſeigneur, dit le Banquier, il a plus de peur que perſonne, d'être connu pour ce qu'il eſt; il a trop de cœur pour cela; je ſuis le ſeul à qui il ſe ſoit confié, & auquel il ait fait voir quelques bijoux & un diamant que ſa mere lui a remis, en cas qu'ils puſſent ſervir à le faire reconnoître de ſon pere, qu'il comptoit en vain de retrouver ici. Tant mieux, dit le Comte: allez, Monſieur, vous pouvez me l'amener ici cet après-diné; je vais prévenir ma femme & mon Ecuyer; je ſuis charmé d'avoir cette occaſion de vous obliger.

Dès que Mr. Piter fut de retour à ſa maiſon, il s'empreſſa d'apprendre cette nouvelle au jeune Cromſtad: il lui donna toutes les inſtructions qu'il avoit reçues de l'Ambaſſadeur, & l'exhorta à ſe mettre de ſon mieux pour lui être préſenté le

jour

jour même. Cromſtad fut tranſporté de joie de quitter enfin le Comptoir pour entrer chez un Seigneur François, ſur le ton d'un homme de condition.

Il fut donc préſenté le jour même au Comte & à la Comteſſe; il fut très-bien reçu de l'un & de l'autre; & le ſoin de ſon éducation fut confié à l'Ecuyer de l'Ambaſſadeur, qui étoit un brave Officier réformé, & qui prit le jeune Baron de Cromſtad en grande amitié, ainſi que la Comteſſe, & toute ſa Maiſon. A la vérité, Cromſtad mérita bientôt d'en être diſtingué par l'ardeur & l'application qu'il apporta à ſe bien inſtruire de tous les exercices convenables à ſa nouvelle condition.

Il y avoit près de trois ans que Cromſtad étoit chez le Comte, lorſque l'Ambaſſadeur fut rappellé en France. Il avoit eu ſoin de s'aſſurer de la naiſſance de ſon nouveau Page, par l'examen des bijoux

& du diamant qu'il reconnut pour être de ceux qu'il avoit donnés à ſa Maîtreſſe, & bien d'autres marques ne lui laiſſerent aucun lieu de douter qu'il ne fût ſon pere; mais il ne lui en laiſſa jamais naître le moindre ſoupçon. Cromſtad arriva donc en France avec le Comte ſon pere, ſur la fin de 1674, & il étoit alors âgé de dix-huit ans paſſés.

Le Comte de Saint-Eugéne à ſon retour en France, fut reçu avec toutes les diſtinctions que ſes ſervices lui avoient méritées. Le jeune Monarque le combla des éloges les plus flatteurs, & des graces les plus honorables pour un homme de ſa condition: il profita même de cet inſtant de crédit pour obtenir en faveur de ſes Pages, des emplois dans le militaire, & le prétendu Baron de Cromſtad fut un des mieux traités: il obtint une Lieutenance de Cavalerie; & comme la guerre étoit allumée dans toute

toute l'Europe, il ne ſe paſſa pas un an, qu'il ne fût avancé & ne gagnât la Compagnie. Mais il eſt tems de revoir le Comte de Saint-Eugéne dans ſa famille.

De quelle joie, lui & ſa femme, ne furent-ils pas pénétrés, lorſque la Marquiſe de Villemare leur préſenta, & leur remit la jeune Adelaïde, âgée pour lors de treize à quatorze ans? Comme cette Dame n'avoit rien épargné pour ſon éducation, elle poſſédoit, déja dans un dégré ſingulier de perfection, tous les talens agréables; elle avoit l'eſprit orné de connoiſſances qui auroient fait honneur à un âge plus avancé que le ſien. Il eſt vrai qu'elle paroiſſoit plus formée que ne le comportoit ſa grande jeuneſſe; ſa figure étoit réguliérement belle; mais elle annonçoit moins de douceur que de dignité: c'étoit plutôt ce qu'on appelle une beauté Grecque, qu'une beauté Françoiſe: ſes yeux étoient, ſans con-

tredit, les plus beaux qu'on pût voir; ils étoient doux & tendres, quoiqu'ils ne paruſſent pas faits pour l'être, enfin, le caractére que la Marquiſe avoit ſu plier de bonne heure, ne répondoit point à ce que ſa phiſionomie ſembloit devoir faire craindre de fier dans ſes manieres; elles étoient douces & polies; ſa voix étoit forte, mais cependant touchante, & elle n'ouvroit jamais la bouche que pour dire des choſes agréables: en un mot, Adelaïde étoit encore de la taille la plus avantageuſe, & c'étoit en tout une des plus belles perſonnes & des plus aimables qu'on eût encore vues: auſſi l'enchantement du Comte & de la Comteſſe ne ceſſoit point en la voyant; ils n'avoient point eu d'autres fruits de leur himen, & ils ceſſerent de s'en plaindre, en voyant tant de perfections dans leur chere Adelaïde: elle eut même beſoin de tous les principes ſur leſquels la Marquiſe

de

de Villemare avoit fondé ſon éducation, pour n'être pas gâtée par la tendreſſe trop complaiſante, pour ne pas dire, par l'adoration de ſon pere & de ſa mere: ils s'envioient l'un à l'autre les momens qu'ils paſſoient avec Adelaïde, &, peut-être, l'amour paternel n'a-t-il jamais été ſi loin que le leur. A peine furent-ils arrivés en France, que pluſieurs partis des plus conſidérables de la Cour ſe propoſerent pour la jeune Adelaïde; mais la réponſe du Comte & de la Comteſſe étoit toujours: Helas! nous n'avons pas encore joui de notre bonheur: pouvons-nous nous réſoudre à nous en priver ſitôt? La jeune Adelaïde ne fut pas long-tems ſans tenir le même langage; elle ne pouvoit entendre, ſans frémir, qu'on lui parlât d'un engagement qui devoit l'écarter ſouvent, non-ſeulement de la préſence, mais même des careſſes d'un pere & d'une mere ſi

tendres, & qui lui étoient ſi chers. Il faut avouer qu'elle n'avoit point vu le Baron de Cromſtad avec indifférence : le Comte de Saint-Eugéne le logeoit dans ſon Hôtel, & continuoit d'avoir beaucoup d'amitié pour lui, & d'attentions pour ſon avancement. Cromſtad de ſon côté ne s'étoit que trop laiſſé ſurprendre aux charmes d'Adelaïde ; mais il étoit bien éloigné de ſe nourrir d'eſpérances frivoles & chimériques. Son ſecret fut ignoré de tous ceux qui auroient été intéreſſés à le ſavoir, & trop reconnoiſſant des bontés du Comte de Saint-Eugéne, il l'auroit éternellement conſervé en lui-même, ſans la circonſtance qui le lui fit découvrir, comme nous le dirons dans la ſuite. Il ſe trouvoit trop heureux que la néceſſité que lui impoſoit ſon devoir, le retirât tous les ans, à l'ouverture de la campagne, de l'étrange contrainte où

où il étoit forcé de vivre, ou plutôt de languir pendant l'Hiver.

Parmi les partis qui s'étoient préſentés en foule pour Adelaïde, il en étoit un qui parut ſi convenable au Comte & à la Comteſſe de Saint-Eugéne, qu'ils ne purent prendre ſur eux de le refuſer: il eſt vrai qu'ils mirent quelques conditions au conſentement qu'ils laiſſoient eſpérer; ils ne vouloient ni l'un ni l'autre gêner les inclinations de leur fille, & ils étoient réſolus de ne la marier qu'à l'âge de dix-ſept ans: encore ce terme paroiſſoit-il bien court à leur tendreſſe. Le Marquis d'Anglure étoit l'heureux ſoupirant ſur lequel ils avoient jetté les yeux: il n'avoit point ce qu'on appelle une grande paſſion pour Adelaïde; il la trouvoit belle & aimable; mais quelques intérêts de famille rendoient cette alliance preſque néceſſaire à la ſolidité de ſa fortune: ainſi il demanda, & il obtint la li-

berté de venir ſouvent chez le Comte de Saint-Eugéne, & d'y entretenir quelquefois la charmante Adelaide, dans l'eſpérance qu'il naitroit entre eux une de ces inclinations mutuelles, ſi néceſſaire quelquefois au bonheur commun des époux.

Il y avoit déja quelques mois que le Marquis d'Anglure rendoit des ſoins à la jeune Adelaide, quand ſa nourriſſe vint à Paris avec ſa fille Angélique, pour y voir Adelaïde. Le Comte & la Comteſſe la comblerent, ſelon leur coutume, de préſens: on la garda quelques jours à l'Hôtel: Adelaïde careſſoit beaucoup ſa chere Nourriſſe, & la bonne Joclet ne répondoit à ſes careſſes que par des larmes de tendreſſe qu'elle répandoit abondamment toutes les fois qu'elle paroiſſoit devant Adelaide: celle-ci ne careſſoit pas moins la jeune Angélique, ſa ſœur de lait; mais Angélique n'étoit pas, à beaucoup

coup près, auſſi ſenſible que ſa mere. Adelaïde les fit habiller l'une & l'autre, & Angélique s'étant parée de l'habit qui lui étoit deſtiné, & qui étoit galant à ſa façon, cette parure ſembla développer les ſentimens de ſon cœur; elle ſe jetta au col d'Adelaïde avec la larme à l'œil, & lui fit l'aveu de la douleur qu'elle alloit avoir de la quitter pour s'en retourner dans ſon Village, où elle menoit, diſoit-elle, la vie la plus dure: elle eut même la confiance, ou la hardieſſe de ſe plaindre à Adelaïde des duretés de ſa mere, qui l'employoit impitoyablement aux ſervices les plus vils & les plus durs de ſon ménage. Adelaïde fut véritablement touchée des careſſes intéreſſées d'Angélique, & de la confiance qu'elle avoit en elle: elle lui promit d'engager le Comte & la Comteſſe à lui permetre de la garder auprès d'elle, & ſa priére fut exaucée ſur le champ par un pere &

une mere trop tendres pour refuſer rien à leur chere Adelaïde. Ainſi Madame Joclet s'en retourna ſeule dans ſon Village, auſſi contente d'être débarraſſée d'Angélique, qu'elle l'étoit des préſens qu'elle avoit reçus.

Comme la jeune Angélique va commencer à jouer un rôle dans notre Hiſtoire, il eſt à propos de la faire connoître. Elle étoit, à très-peu de choſe près, de la taille d'Adelaïde; mais elle ſe tenoit mal: le ſon de ſa voix étoit plus doux, & auſſi touchant que celui d'Adelaïde; & en tout c'étoit ce qu'on appelle une belle voix, à laquelle il ne manquoit que l'art & la méthode: elle avoit les yeux beaux, quoique moins grands; mais elle les avoit plus vifs & plus perçans: ſes autres traits euſſent été très-réguliers ſans un accident qui lui étoit arrivé dans ſa premiére enfance; elle étoit tombée dans le feu, & il lui en reſtoit

toit une cicatrice & quelques coutures, qui en troublant la ſimétrie de ſes traits, ne la défiguroient pourtant que foiblement; enfin, ſon teint qui n'approchoit pas de la délicateſſe & de la fineſſe de celui d'Adelaide, étoit alors un peu brûlé par l'ardeur du ſoleil, & le grand hâle de la campagne; mais elle paroiſſoit avoir, en général, la peau belle, & n'avoit beſoin que d'être accoutumée à une plus exacte propreté, pour reprendre ſon éclat naturel: auſſi un ſéjour de quelques mois à Paris, un Maître de muſique, un Maître à danſer, & les ſoins de la tendre Adelaide firent d'Angélique une toute autre perſonne. Après avoir peint ſa figure, il eſt néceſſaire de découvrir encore le fond de ſon caractere, de ſon cœur & de ſon eſprit. Elle avoit peu de celui-ci, & ce qu'elle en avoit, étoit tourné à la malice, pour ne pas dire à la méchanceté: la dureté, la diſſimulation, l'ar-

l'artifice, la fauſſeté même formoient le caractére de ſon eſprit; celui de ſon cœur répondoit parfaitement à ces mauvaiſes qualités : elle étoit vaine, envieuſe, dure, capable de haine ; joignez à cela un temperament impétueux, un grand amour de ſoi-même, & une coquetterie mal adroite, dont elle fit bientôt l'aquiſition avec un grand art pour ſe contrefaire, & vous aurez Angélique toute entiére.

Avant de mettre en action le contraſte de deux caractéres auſſi différens que celui d'Adelaïde & d'Angélique, il convient encore de faire connoître celui du Marquis d'Anglure: c'étoit, ſans contredit, un des jeunes hommes les mieux faits de la Cour; il le ſavoit, &, ſans doute, il le ſavoit trop, mais il avoit l'art de cacher ſa vanité ſous les dehors d'une modeſtie affectée : il ne diſoit pas : *Je ſuis un homme fort commun ;* mais ſa contenance ſembloit plutôt dire : *Je n'ai pas beſoin*

beſoin de vous apprendre tout ce que je vaux, vous devez le ſentir.

C'étoit un petit-maître hipocrite, & qui eût été fâché de le paroître, il n'en étoit pas moins honnête homme; & malgré les écarts où l'entrainoit ſa jeuneſſe, & le mauvais exemple de ceux de ſon âge, il conſervoit dans ſon cœur les ſentimens de la plus exacte probité: l'honneur ne lui étoit pas moins cher; ſes habitudes, ſes ſuccès dans la galanterie, & les gens avec qui il vivoit plus ordinairement, ne lui avoient laiſſé qu'une médiocre opinion de la vertu des femmes en général, & ſa témérité entreprenante n'y avoit été que rarement trompée: auſſi n'employoit-il qu'avec une ſorte de nonchalance, auprès des femmes, ce qu'on appelle l'art de plaire, & ces petits ſoins par leſquels on vient quelquefois à bout de les ſéduire: il étoit donc peu aſſidu, peu exact, peu complai-

plaiſant dans le commerce qu'il avoit avec elles, regardant comme des miſéres tous les petits détails des devoirs de la ſocieté; mais très actif dans les occaſions eſſentielles, ſérieuſement attaché aux intérêts de ſa fortune, & beaucoup plus qu'à celui de ſes autres paſſions; ſon eſprit étoit ſuperficiellement orné des connoiſſances néceſſaires aux gens du monde: auſſi ſe décidoit-il légérement, mais avec hardieſſe, & n'en étoit-il pas moins opiniâtre dans ſes déciſions, quoique le ſentiment qui étoit, diſoit-il, le plus sûr point d'appui de ſes jugemens, ſe trouvât quelquefois, & même aſſez ſouvent, en défaut vis-à-vis du bon gout & du bon ſens. Il faut encore ſavoir à l'égard du Marquis d'Anglure, qu'il étoit l'unique héritier d'une grande Maiſon; mais dont les affaires étoient fort embarraſſées. Son pere qui craignoit de le perdre, n'avoit point voulu qu'il ſervît,

&

& il lui avoit donné une Charge conſidérable à la Cour ; mais ne pouvant ſouffrir qu'il ſe meſalliât pour raccommoder ſes affaires, la fille du Comte de Saint-Eugéne lui avoit paru le ſeul parti qui lui convînt, autant pour la naiſſance, que pour le rétabliſſement & la ſolidité de ſa fortune.

Le Comte de Saint-Eugéne n'avoit encore reconnu dans le caractere du Marquis d'Anglure que ce déſir d'établir richement ſa Maiſon ; ſa droiture, ſon honneur, ſa probité, ſa candeur dans les affaires, ces qualités lui avoient aquis ſon eſtime, & la préférence qu'il lui donna ouvertement ſur les Rivaux que les charmes d'Adelaïde lui multiplioient tous les jours. C'eſt à ces titres qu'il fut admis dans ſa maiſon, avec cet air de liberté & d'aiſance que devoit lui procurer l'eſpoir d'une alliance prochaine. Le Marquis d'Anglure en profitoit

ſou-

ſouvent pour ſe trouver aux toilettes; tantôt de la Comteſſe de Saint-Eugéne, tantôt de la jeune Adelaïde: il ſe comportoit à celle-ci moins en Amant paſſionné, qu'en homme qui cherche à ſe faire eſtimer: peut-être ſe flattoit-il de n'avoir pas beſoin d'employer d'autres ſoins, pour inſpirer d'autres ſentimens. Quoi qu'il en ſoit, Adelaïde ne lui accorda que ceux auxquels il ſembloit prétendre; elle l'eſtima. Angélique, dont on avoit fait une vraie Démoiſelle, Angélique qui étoit toujours près d'Adelaïde, & qui avoit déja fait en peu de mois, d'aſſez grands progrès dans la muſique; en un mot, Angélique, qui ne ſe ſentoit plus de l'air de la campagne, & dont la figure ſe faiſoit remarquer, ne regarda pas le Marquis des mêmes yeux dont le regardoit Adelaïde: elle avoit trouvé le jeune Cromſtad ſi froid aux agaceries qu'elle lui faiſoit

faiſoit en particulier, & d'une telle indifférence pour elle, qu'elle ſe laiſſa aiſément ſurprendre aux galanteries que le Comte d'Anglure ne manquoit jamais de lui faire, lorſqu'il la rencontroit, ou ſeule, ou à la toilette de ſa maîtreſſe. Elle avoit plus d'une fois remarqué avec une grande ſatisfaction pour ſon amour propre, que le Marquis avoit avec Adelaïde, des façons moins ouvertes & moins galantes: il n'en fallut pas davantage pour lui tourner la tête: ſon peu d'expérience ne lui laiſſoit rien voir des dangers d'un pareil attachement; elle s'y livra en aveugle, & en fille vraiment paſſionnée. Quoique Cromſtad fût encore plus retenu que le Marquis auprès d'Adelaïde, Angélique avoit ſouvent obſervé ſon embarras & le plaiſir qu'avoit Adelaïde à lui adreſſer ſouvent la parole; elle jugea du cœur de ſa Maîtreſſe par les

diſpoſitions qu'elle avoit d'abord trouvées dans le ſien pour le Baron de Cromſtad, & demeura perſuadée qu'il y avoit entr'eux une intelligence ſecrette, ſi même elle ne ſoupçonna pas qu'ils euſſent enſemble un commerce criminel ; mais elle diſſimula long-tems, & attendit qu'il ſe préſentât à elle une occaſion de n'être pas méchante ſans ſuccès. Elle avoit eu l'art de captiver les bonnes graces de la Comteſſe de Saint-Eugéne, en affectant un grand attachement & une complaiſance infinie pour cette Dame, & celle-ci payoit d'une affection auſſi ſincére que tendre, cette fauſſe apparence de ſentimens.

Tel étoit encore l'intérieur de la maiſon & de la famille du Comte de Saint-Eugéne, à l'ouverture de la campagne de 1676, c'eſt-à-dire, environ un an & demi depuis ſon retour en France. Cromſtad ſe diſpoſoit à partir des premiers pour

pour se rendre à l'armée du Maréchal de Crequy, qui commandoit en Flandres, & qui s'étoit déclaré son protecteur depuis la perte qu'il avoit faite avec toute la France, par la mort du Vicomte de Turenne.

J'ai oublié de dire, lorsque j'ai parlé de l'entrée de Cromstad chez le Comte de Saint-Eugéne, qu'étant né en Angleterre, & d'une mere Calviniste, il avoit été élevé dans les mêmes principes. Le Comte de Saint-Eugéne, trop occupé des grandes affaires dont il étoit chargé pendant son ambassade, s'étoit contenté de faire insinuer à son Page par le Gouverneur & par son Aumônier, les principes qui pouvoient le porter à abjurer ses erreurs pour embrasser la Religion Catholique, ne croyant point devoir employer pour sa conversion, aucune espéce de contrainte qui pût le laisser douter de la sincérité de son retour;

mais tout jeune qu'étoit alors Cromſtad, il avoit toujours regardé le changement qu'on lui propoſoit, ou comme une action deshonorante, ou du moins comme une démarche qui ne devoit pas être faite inconſidérément par un homme d'honneur, & par des motifs purement humains : cependant comme il étoit inviolablement attaché au Comte de Saint-Eugéne, & qu'il déſiroit ardemment que ſon devoir & la ſatisfaction de ſon Protecteur puſſent un jour s'accorder, il n'avoit rien négligé pour s'inſtruire à fond de la vérité de nos Dogmes : il y étoit même parvenu ; mais il étoit encore retenu dans la démarche qu'il étoit bien réſolu de faire, par le reſpect qu'il avoit pour ſa mere, à laquelle il avoit fait part de ſon établiſſement chez le Comte, de ſes doutes ſur ſa Religion, & de ſes lumiéres, qu'il auroit bien voulu pouvoir lui communiquer ;

quer; mais celle-ci lui écrivoit des lettres si désespérantes, qu'il n'étoit point encore déterminé, lorsqu'après avoir pris congé du Comte & de la Comtesse de Saint-Eugéne, il entra dans l'appartement d'Adelaïde : il la trouva seule avec Angélique; il avoit encore, en l'abordant, les yeux humides des pleurs qu'il avoit versés en quittant le Comte & la Comtesse.

„ Que vois-je, mon cher Baron, lui „ dit Adelaïde? Vous me paroissez plus „ triste que vous n'avez coutume de l'ê- „ tre en partant pour l'armée : c'est à „ nous, continua-t-elle en retenant elle- „ même ses larmes prêtes à couler, „ c'est à nous à qui il convient de sentir „ si vivement les inquiétudes de votre „ sort; car je ne puis penser qu'avec le „ cœur que je vous connois, vous crai- „ gniez d'aller vous présenter aux oc- „ casions d'aquerir de la gloire.

 „ Non,

„ Non, Mademoiſelle, lui répondit „ Cromſtad; mais je m'éloigne en par- „ tant, de Mr. le Comte, de Madame „ la Comteſſe & de vous. Le ſentiment „ qui fait couler mes larmes, eſt trop „ juſte, pour que la gloire, quelle que „ ſoit celle que je puis aquerir, puiſſe „ jamais s'en offenſer; mais je ſuis en „ même tems trop vrai pour vous ca- „ cher une foibleſſe, qui a, peut-être, „ autant de part à mes larmes, que mon „ juſte attachement.

„ De quelle foibleſſe voulez-vous me „ parler, Cromſtad, interrompit Ade- „ laide avec beaucoup d'émotion? Ma „ chere Angélique, continua-t'elle, laiſ- „ ſez-nous un moment.

Ces trois jeunes gens furent également trompés par ce peu de paroles; Angélique ſortit convaincue de l'intelligence ſecrette de deux Amans, qui n'avoient pu diſſimuler leurs ſentimens en ſa

ſa préſence au moment de leur ſéparation. Adelaïde craignoit une déclaration indiſcrette de la part de Cromſtad, & celui-ci crut appercevoir dans l'émotion d'Adelaïde, un ſentiment tout différent de celui de la fierté qui le faiſoit naître: il ne craignoit pas moins de pouvoir être accuſé d'avoir manqué de reſpect, & ſe précipita aux pieds d'Adelaïde pour la détromper.

„ Ah! Mademoiſelle, s'écria-t'il, au-
„ riez-vous pu accuſer le malheureux
„ Cromſtad de s'être oublié juſques-là,
„ que d'avoir oſé jetter les yeux ſur
„ vous, & d'être aſſez téméraire pour
„ vous déclarer un ſentiment, ou plu-
„ tôt un crime que ma mort ſeule pour-
„ roit expier? Non, Mademoiſelle,
„ cette foibleſſe qui vous a ſi juſtement
„ indignée contre moi, il faut vous la fai-
„ re connoître, & je vais vous l'avouer.
„ Levez-vous, Cromſtad, interrom-

„ pit Adelaïde, j'ai, ſans doute, eu tort „ de renvoyer Angélique, s'il eſt vrai „ qu'elle ſoit l'objet.

„ Que dites-vous, Mademoiſelle, in- „ terrompit-il à ſon tour? Non, An- „ gélique n'a aucune part au trouble „ que vous me voyez. Ce dernier ſoup- „ çon eſt, ſans doute, le plus injuſte, „ & mon trouble en augmente encore.

En effet, il avoit peine à parler; une pâleur effrayante, un tremblement général, en lui coupant la voix, rendit un peu de calme à la jeune Adelaïde.

„ Parlez donc, Cromſtad, lui dit-elle „ avec un air qui marquoit autant d'in- „ terêt que d'inquiétude, ne me cachez „ point un ſecret qui ne me fait plus „ trembler que pour vous.

„ Helas! Mademoiſelle, dit-il, ce n'eſt „ point un ſecret, c'eſt une foibleſſe „ dont je devrois rougir à vos yeux, ſi „ mes larmes n'avoient eu pour objet

„ que

„ que la crainte de perdre une vie qui
„ ne peut jamais être heureuſe. Un
„ ſonge qui s'eſt préſenté, plus d'une
„ fois, à mon imagination, pendant le
„ ſommeil, eſt la ſource du malheureux
„ preſſentiment avec lequel je pars pour
„ l'armée: trois fois je me ſuis réveillé
„ en ſurſaut après m'être vu tout cou-
„ vert de mon ſang, & prêt d'expirer;
„ tout ce que ce funeſte preſſentiment
„ peut m'inſpirer d'horreur, ne s'eſt
„ fait ſentir à mon ame, qu'au moment
„ où j'ai pris congé de Mr. le Comte &
„ de Madame la Comteſſe; j'ai cru que
„ je leur diſois un dernier adieu. Ce
„ douloureux ſentiment s'eſt encore ac-
„ cru en votre préſence; je me ſuis per-
„ ſuadé que j'avois pour la derniére fois,
„ le bonheur de vous voir.

La voix manqua encore ici à Cromſtad; Adelaïde perdit elle-même tout ſon courage & toute ſa fermeté: à ces der-

niers mots, ils furent l'un & l'autre, ſuffoqués par leurs larmes, & ſembloient n'avoir plus la force de ſe parler. Cromſtad vouloit ſe retirer, & ne pouvoit ſe réſoudre à laiſſer Adelaïde dans l'état où il venoit de la mettre; cependant il ſe fit un effort pour ſortir de la chambre, Adelaïde le retint.

„ Arrêtez, Cromſtad, lui dit-elle, „ vous venez de me faire frémir; j'ai „ peu de foi, ſans doute, à des preſſentimens qui ont un fondement auſſi „ frivole que celui des ſonges; mais „ enfin, j'entre d'autant plus volontiers „ dans votre foibleſſe, qu'indépendamment de la triſteſſe de votre adieu, je „ me ſens pénétrée d'un autre genre „ d'inquiétude ſur un danger beaucoup „ plus important pour vous que celui „ des armes: il y a long-tems que je „ gémis en ſecret ſur votre irréſolution „ par rapport à la Religion. Pourrez-

„ vous,

„ vous, Cromſtad, vous réſoudre à par-
„ tir avec un preſſentiment auſſi funeſ-
„ te, ſans raſſurer au moins les perſon-
„ nes qui vous aiment, contre un mal-
„ heur infiniment plus grand que ne
„ doit être la perte de la vie? Ce n'eſt
„ point au pouvoir que je pourrois a-
„ voir ſur vous; c'eſt à votre propre
„ conviction que je voudrois devoir cet-
„ te démarche ſi néceſſaire à votre repos
„ & au nôtre.

„ C'en eſt aſſez, Mademoiſelle, lui
„ répondit Cromſtad avec plus d'aſſu-
„ rance: votre pouvoir, il eſt vrai,
„ n'eût pas ſurmonté ma réſiſtance, ſi
„ je la croyois encore légitime; mais il
„ triomphe d'un malheureux reſpect hu-
„ main, qui avoit encore la force de
„ me retenir. C'en eſt fait, Mademoi-
„ ſelle, je ne partirai point ſans avoir
„ embraſſé la Religion que vous pro-
„ feſſez. Je l'ai examinée, je l'ai étu-

„ diée,

„ diée, j'en ai connu l'évidence; je la „ crois, & c'eſt avec liberté comme „ avec la plus ſenſible joie, que je la „ confeſſe, pour la premiere fois, à vos „ pieds.

En effet, il ſe jettoit à ſes genoux, quand la Comteſſe de Saint-Eugéne entra dans l'appartement de ſa fille, qui étoit extrêmement voiſin du ſien. Angélique y étoit entrée avec un air indigné, au moment où Adelaïde l'avoit priée de ſortir de ſa chambre: la Comteſſe avoit remarqué l'émotion qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & lui en avoit demandé la cauſe.

„ C'eſt, Madame, lui avoit répondu „ la jalouſe Angélique, que Mademoi„ ſelle votre fille m'a chaſſé de chez elle „ pour s'enfermer ſeule avec Monſieur „ Cromſtad.

A ces mots, la Comteſſe s'étoit levée bruſquement, & avant ordonné à Angélique

gélique de l'attendre chez elle, elle étoit venue, & entroit chez ſa fille au moment où Cromſtad étoit à ſes pieds. Dès qu'Adelaïde l'apperçut, elle courut au devant d'elle, & lui dit, en l'embraſſant: " Ah! „ ma chere mere, je viens de faire une „ belle conquête! Mr. Cromſtad ne par- „ tira point ſans avoir publiquement em- „ braſſé notre Religion.

„ Que dites-vous, ma fille? C'eſt donc „ une converſation de controverſe que „ vous venez d'avoir avec lui, lui dit la „ Comteſſe? Mais la préſence d'Angéli- „ que n'y étoit point de trop.

„ Il eſt vrai, reprit Adelaïde, que je „ l'ai priée de nous laiſſer un moment „ ſeuls; mais, Madame, vous en allez „ ſavoir la cauſe". En effet, elle repéta à ſa mere, mot pour mot, l'entretien qu'elle avoit eu avec Cromſtad; elle ne lui cacha point le trouble que lui avoit cauſé le mot équivoque de *foibleſſe*, la crainte

crainte qu'elle avoit eue que Cromſtad ne ſe fût oublié juſqu'au point de laiſſer échapper en préſence d'Angélique, une témérité qu'elle étoit bien réſolue de réprimer ; elle lui fit part du preſſentiment de Cromſtad, de l'uſage qu'elle avoit fait de cette connoiſſance, pour lui inſpirer une crainte ſalutaire, & enfin de la confeſſion que Cromſtad venoit de lui faire ; elle finit par conjurer ſa mere de trouver bon qu'elle la ſuivît avec Cromſtad, chez le Comte ſon pere, pour lui apprendre cette heureuſe nouvelle, & lui demanda que Cromſtad ne partît point ſans avoir accompli l'engagement qu'il venoit de prendre. Cromſtad ſe jetta aux genoux de la Comteſſe, & joignit ſes inſtances à celles d'Adelaïde. Alors la Comteſſe vraiment touchée, embraſſa Cromſtad avec autant de tendreſſe que ſa fille, & tous trois repaſſant par ſon appartement, où Angélique attendoit, avec impa-

patience, le tragique ſuccès de ſa fauſſe confidence, la Comteſſe qui avoit pris pour elle beaucoup d'affection, ſans vouloir la mortifier en public, lui ordonna cependant de la ſuivre dans l'appartement de ſon mari, pour être mieux inſtruite de l'objet du tête-à-tête de ſa fille avec le Baron de Cromſtad. Le Comte fut d'abord étonné de voir entrer tout à la fois dans ſon cabinet, ſa femme, ſa fille, Cromſtad & Angélique : il en fut même effrayé ; mais ayant appris le ſujet qui les y conduiſoit, il ſe ſentit touché juſqu'aux larmes. L'intérêt ſecret qu'il prenoit au jeune Cromſtad, le pénétra d'une façon ſi tendre, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de le ſerrer dans ſes bras : enfin, revenu de cette eſpéce de tranſport, il ne perdit pas un inſtant pour faire toutes les démarches néceſſaires, & remplir les vœux de ſa famille & les ſiens. La conſolante cérémonie qui en étoit

étoit l'objet, ſe fit trois jours après de la façon la plus édifiante : toute la famille & toute la maiſon du Comte y aſſiſta ; le Baron de Cromſtad y étoit univerſellement aimé, & il n'y eut qu'Angélique, qui dans le fond de ſon cœur jaloux, fut capable d'imaginer qu'une démarche ſi ſainte, pût avoir ſa cauſe dans l'excès d'une paſſion condamnable. Le lendemain Cromſtad partit comblé de careſſes du Comte & de la Comteſſe, ainſi que des effets de leur généroſité. Adelaïde elle-même ne craignit point de laiſſer éclater en préſence du Comte & de la Comteſſe, tous les ſentimens d'eſtime & d'amitié qu'elle avoit pour lui : ſon caractére ſimple & vrai ne pouvoit ni ſe contrefaire ni ſe diſſimuler.

Cromſtad ſe rendit en diligence à l'armée de Monſieur frere du Roi, que commandoit ſous ſes ordres le Maréchal de Crequy, & y joignit ſon Régiment

au

au commencement de Mars 1676. Laiſſons-le ſuivre le chemin de la gloire ſous les yeux même du Roi, qui vint en perſonne au ſiége de Condé, & pendant preſque tout le reſte de la campagne, dans l'armée du Maréchal d'Humiéres, où nous le retrouverons dans la ſuite de cette hiſtoire.

Dès que Cromſtad fut parti, l'artificieuſe Angélique mit tous ſes ſoins à faire oublier à ſa Maîtreſſe la petite indiſcrétion qu'elle ne penſoit pas même à lui reprocher: elle employa le peu d'adreſſe dont elle étoit capable, à tâcher de lire dans le cœur de Mademoiſelle de Saint-Eugéne; elle lui parloit ſouvent de Cromſtad, & de la ſatisfaction qu'elle devoit avoir du ſacrifice qu'elle prétendoit qu'il lui eût fait de la Religion dans laquelle il avoit été élevé; mais moins Adelaïde s'attribuoit la gloire d'une ſi bonne action, plus Angélique l'accuſoit

en ſecret d'être diſſimulée, & de vouloir cacher, avec ſoin, des ſentimens dont elle jugeoit par ceux qu'elle avoit eus elle-même, & qu'elle avoit, peut-être, encore malgré l'impreſſion que faiſoient ſur elle les galanteries du Marquis d'Anglure.

Angélique ne s'en tint pas à concevoir elle-même des ſoupçons contre la ſincérité d'Adelaïde; elle voulut encore les inſpirer, & elle en cherchoit avidement l'occaſion, d'abord parmi les Domeſtiques, avec leſquels elle ſe plaiſoit ſurtout de s'entretenir, juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât de les communiquer au Marquis d'Anglure.

On ſait aſſez combien les Valets ſont de dangereux confidens. Ceux du Marquis d'Anglure avoient déja ſu par le faux rapport de ceux du Marquis de Saint-Eugéne, qu'Adelaïde étoit aimée de Cromſtad, & qu'elle répondoit à ſon amour:

amour : ils avoient osé en avertir leur maître, lorsque l'absence du Comte & celle de la Comtesse & de Mademoiselle de Saint-Eugéne, qui étoient sorties toutes deux ensemble, offrit au Marquis d'Anglure l'occasion d'entretenir Angélique en particulier, & à celle-ci le moment favorable qu'elle avoit désiré pour répandre dans l'ame du Marquis tout le venin de ses injurieuses conjectures, qu'elle ne feignoit point de réaliser par des calomnies. Le Marquis d'Anglure commença la conversation avec Angélique par ses galanteries accoutumées, & par les fadeurs d'usage sur la vivacité de ses yeux, sur la beauté de sa taille, & sur les agrémens de sa voix. Il lui fut aisé de juger que toutes ses louanges étoient reçues avec complaisance, & dès lors il crut pouvoir manquer un peu de respect vis-à-vis d'une jeune Villageoise qu'il voyoit enivrée de son

encens ; mais Angélique le repouſſa courageuſement, en lui diſant : " Je vous
» le conſeille vraiment de croire que
» vous en uſerez avec moi comme avec
» vos Demoiſelles de Paris : allez, Mon-
» ſieur, on ne nous attrape pas ainſi :
» n'avez-vous pas ma Maîtreſſe ? Elle
» eſt ſi belle..... Ma foi, dit le Mar-
» quis, je te trouve encore plus à mon
» gré.

» Oh que oui ! répondit Angélique ;
» me croyez-vous ſi bête que de me laiſ-
» ſer aller à vos belles paroles ? C'eſt tout
» comme ce beau Monſieur Cromſtad,
» il auroit bien voulu m'en faire accroi-
» re ; mais je ne ſuis pas ſi ſotte : j'ai bien
» vu que tout cela n'étoit que pour ca-
» cher leur jeu. Il eſt bien adroit celui-
» là, & tout Domeſtique qu'il a été de
» notre Maître, la fille de la maiſon n'eſt
» pas trop bonne pour lui.

» Que dis-tu, repliqua le Marquis,

qui,

qui, comme nous l'avons dit, n'avoit pas, en général, trop bonne opinion de la vertu des femmes? « Comment ce „ drôle-là en voudroit à ta Maîtreſſe! „ ha parbleu, cela ſeroit admirable! mes „ gens m'en ont bien dit quelque choſe, „ mais je n'ai pu le penſer.

„ Oh vraiment, dit-elle: j'en ſais plus „ ſur cela que vous; mais je n'ai garde „ de vous dire tout ce que je ſais, vous „ iriez le dire à Mademoiſelle, & de „ cette affaire-là, on me gronderoit, & „ on me renverroit chez ma mere, chez „ qui je ne voudrois pas retourner pour „ tout l'or du monde.

„ Ecoute, ma chere Angélique, lui „ dit le Marquis, je n'ai jamais compté „ ſur la fidélité des femmes, & je t'a- „ voue que je ne m'en embarraſſe pas „ infiniment: quant à ma diſcrétion dont „ tu parois douter, tu peux compter „ que je t'aime trop pour te compro-

„ mettre : ſois donc certaine qu'il ne „ m'échappera rien de ce que tu m'au- „ ras appris : tiens, continua-t'il, reçois „ ces deux louis & un baiſer pour gage „ de l'exactitude avec laquelle je te gar- „ derai le ſecret, & m'apprens ce que tu „ ſais, & qu'il t'importe, peut-être, au- „ tant qu'à moi de m'apprendre.

„ Oh! mais, Monſieur, répondit Angélique, en acceptant ſans beaucoup de façons, les offres & la propoſition du Marquis, "il eſt vrai que vous me faites „ bien de l'honneur, & que vous avez „ bien de la bonté; mais auſſi ſi Made- „ moiſelle Adelaïde alloit ſavoir cela, „ voyez à quoi vous m'expoſeriez : ju- „ rez-moi donc que vous ne lui en par- „ lerez jamais.

„ Je te le jure, dit le Marquis, ſois „ aſſurée que jamais je ne te compromet- „ trai avec elle.

„ S'il eſt ainſi, continua Angélique, „ je

» je ne vous cacherai rien ". Enſuite elle lui fit un ample détail de toutes ſes malignes obſervations ; elle ne ſe contenta pas de rapporter avec des couleurs odieuſes, le ſeul tête-à-tête dont il vient d'être queſtion entre Angélique & Cromſtad, & l'affectation qu'elle prétendoit qu'on avoit eu de la renvoyer ; elle en multiplia le nombre & en aggrava les circonſtances : enfin, elle ne lui cacha point qu'étant indignée de la conduite de ſa jeune Maîtreſſe, elle avoit averti la Comteſſe ſa mere, & qu'elle ſavoit que celle-ci avoit ſurpris ſa fille avec Cromſtad à ſes genoux ; elle lui inſinua que c'étoit pour éviter le blâme qu'elle méritoit, qu'elle avoit imaginé de faire changer de Religion au jeune Cromſtad : enfin, elle ne s'épargna pas ſur le compte de ſa Maîtreſſe. Il étoit difficile qu'elle attaquât le fonds du caractere qu'on lui connoiſſoit ; mais en lui prêtant beaucoup de

diſſimulation & d'artifice, elle fit du moins ſoupçonner au Marquis qu'Adelaïde pouvoit bien être aſſez fauſſe pour ſe contraindre vis-à-vis d'un homme dont elle eſpéroit faire un époux.

La converſation en étoit là, lorſque les femmes de la Comteſſe entrerent dans ſa chambre, & annoncerent au Marquis qu'elle rentroit avec ſa fille. Le Marquis d'Anglure alla au-devant d'elles, & lorſqu'Adelaïde rentra dans l'appartement de ſa mere, ſon premier ſoin fut d'aller embraſſer Angélique, & de lui faire préſent d'une étoffe qu'elle avoit achetée pour elle. La confuſion avec laquelle Angélique reçut cette careſſe & ce préſent, fut interprétée en ſa faveur par l'aimable Adelaïde; mais cette dangereuſe fille n'avoit garde d'avoir un ſentiment auſſi noble que celui qu'on lui ſuppoſoit: elle s'imagina, au contraire, que ſa Maîtreſſe ne faiſoit cet

acte

acte de généroſité, que pour lui impoſer ſilence ſur ce qui s'étoit paſſé entre Cromſtad & elle: il eſt vrai que ç'avoit bien été l'idée de la Comteſſe, qui allarmée de l'indiſcrétion d'Angélique ſur le rapport qu'elle lui avoit fait, crut, ſans faire part de ſon idée à ſa fille, devoir l'exciter à faire cette galanterie à ſa ſœur de lait, & à la careſſer de plus en plus. Le Comte de Saint-Eugéne revint chez lui quelques momens après: le Marquis d'Anglure ſoupa chez le Comte avec quelques autres perſonnes de diſtinction: on parla beaucoup de la converſion de Cromſtad; Adelaïde y avoit été trop ſenſible pour n'en pas marquer ſa joie. Le Marquis le remarqua, il lui en fit tout l'honneur, en la badinant ſur ſon prétendu Apoſtolat; elle ſoutint la plaiſanterie avec cet air de liberté & d'enjoûment qui ſied ſi bien à l'innocence, & qui en eſt l'ordinaire appa-

nage. Le Marquis n'alla pas alors plus loin ; mais il n'en reſta que plus convaincu de la ſecrette intelligence d'Adelaïde avec Cromſtad, & la compagnie ſe ſépara.

Quelque étrange que fût l'idée que le Marquis d'Anglure avoit priſe d'Adelaïde, il ne la regardoit pas moins comme un parti trop convenable à ſa fortune pour ne pas ſuivre le projet de l'épouſer. Raſſuré par de fréquens exemples, il ſavoit que ce n'étoit pas toujours l'eſtime qui faiſoit la baſe d'un établiſſement ſi ſérieux ; il ſe flattoit même d'être aſſez le maître d'une femme auſſi jeune qu'il auroit épouſée, pour ne pas craindre ſes écarts, ou pour y mettre bon ordre : enfin, il continua la recherche d'Adelaïde ; & entretint dans toutes les occaſions qu'il en trouva, une ſecrette intelligence avec Angélique. Il eſpéroit qu'elle ſuivroit ſa maîtreſſe, qu'elle le dé-

dédommageroit, peut-être, un jour de ſes froideurs, ou du moins qu'elle ſeroit un eſpion fidéle de ſa conduite.

Les choſes en étoient là, lorſque le Roi partit pour ſe trouver au ſiége de Condé, qu'avoit formé le Maréchal de Crequy. Le Marquis d'Anglure fut obligé de ſuivre le Roi en Flandres ; & lorſqu'il prit congé d'Adelaïde, il lui demanda d'un air à demi railleur, ſi elle ne vouloit pas le charger d'aucune commiſſion pour le Baron de Cromſtad qu'il devoit trouver dans l'armée du Maréchal. Adelaïde, qui n'imaginoit rien des ſoupçons du Marquis, lui répondit avec ſa candeur ordinaire : "Eh ! mon „ Dieu, dit-elle au Marquis, qu'il faſſe „ bien ſon devoir, qu'il ſe conſerve, „ qu'il n'oublie jamais notre dernier en„ tretien, & aſſurez-le, je vous prie, du „ plaiſir ſenſible que j'aurai à le revoir.

Le

Le Marquis pâlit en recevant cette commiſſion, quoique ce fût en préſence de la Comteſſe de Saint-Eugéne; il en fut embarraſſé, & prit le parti de ſe retirer, en aſſurant Adelaïde qu'il exécuteroit ponctuellement ſes ordres: il n'étoit point bleſſé dans ſa paſſion pour Adelaïde, puiſquelle n'avoit pour objet que ſa fortune; mais ſon amour propre s'en crut offenſé, & par malheur pour ſon exacte probité, elle fut un inſtant en défaut vis-à-vis de Mr. le Comte de Saint-Eugéne, qui le fit prier de repaſſer chez lui, comme il ſortoit de chez ſa femme.

„ Mr. le Marquis, lui dit le Comte, „ j'avois oublié de vous prier, lorſque „ vous ſerez en Flandres, de vous in- „ former un peu de la conduite de „ Cromſtad; c'eſt un jeune homme au- „ quel vous ſavez que je m'intereſſe: vous „ me ferez plaiſir de me mander ce qu'on „ penſe

„ penſe de lui; & de le recommander
„ aux Généraux.

„ Je pourrois, Monſieur, vous en
„ dire ici des nouvelles, dit le Marquis
„ la tête encore échauffée. Ce Mr. le
„ Baron de Cromſtad eſt un jeune té-
„ méraire, qui vous payera, peut-être,
„ mal un jour de tout ce que vous avez
„ fait pour lui.

„ Que voulez-vous dire, repliqua le
„ Comte avec chaleur? Je veux dire,
„ Monſieur, que votre Mr. de Cromſ-
„ tad, dont la condition eſt, je penſe,
„ très-équivoque, porte ſes vues un
„ peu trop haut, & que Mademoiſelle
„ votre fille elle-même eſt l'objet auquel
„ il ſacrifie.

„ Ah! Marquis, dit le Comte, gar-
„ dez-vous de croire une telle impoſ-
„ ture, Eh, qui peut l'avoir imaginée?
„ vous me mettez la mort dans le cœur.

„ Je ſuis déſeſpéré, répondit le Mar-
„ quis,

„ quis, de vous avoir fait cette affreuſe
„ confidence, & je n'aurois jamais ha-
„ zardé de vous la faire, ſi je ne ſavois
„ que toute votre maiſon en eſt imbue :
„ ne craignez pas que je ſoupçonne le
„ moins du monde, Mademoiſelle vo-
„ tre fille d'entrer pour rien dans un pro-
„ jet ſi indigne d'elle ; croyez plutôt
„ qu'on m'a trompé, je le crois moi-
„ même ; je ne puis ſupporter l'idée de
„ l'état où je vous laiſſe ; oubliez ce que
„ je vous ai dit, oubliez-moi moi-même,
„ je ſors, je pars, je me déteſte.

Le Marquis ſortit en effet, pénétré d'indignation contre lui-même, & de la douleur la plus vive, d'avoir mis le Comte dans une ſituation dont il ignoroit encore toute l'horreur.

Le Comte de Saint-Eugéne ne fut pas plutôt ſeul, & abandonné à lui-même, qu'il ſe ſentit accablé par tous les ſentimens que la tendreſſe paternelle offenſée

ſée peut produire pour déchirer un cœur.

„ Hélas ! ſe diſoit-il à lui-même, c'eſt „ moi qui ſuis l'auteur de ce déſordre, „ ce ſont mes égaremens, c'eſt ma fatale „ imprudence, & ma timide diſcrétion „ qui ont tout fait : ces pauvres enfans „ ont été trompés par un ſentiment de „ tendreſſe que la nature avoit droit de „ leur inſpirer : ce ſentiment eſt, peut- „ être, devenu une paſſion violente : „ helas ! elle peut paroître innocente à „ leurs yeux ; mais leur ignorance n'em- „ pêche pas qu'elle ne ſoit un crime.

Il reſta long-tems occupé de pareilles penſées ; mais craignant ſur-tout de compromettre ſes enfans avec des Domeſtiques, il prit celui des partis les plus ſenſés qu'il fut alors en état d'imaginer : ce fut, par rapport à ſa fille, de feindre d'ignorer ce qu'il venoit d'apprendre ; mais d'éprouver ſouvent ſon cœur par différens

rens propos qu'il tenoit ſans affection ; & comme par hazard ſur le compte du Baron de Cromſtad, & auxquels elle prenoit toujours part avec ſon innocence & ſa candeur naturelle. Il en prit un tout différent avec ce cher fils de ſon amour ; il réſolut de lui écrire. Toujours perſuadé, & avec juſtice, de la droiture de ſon cœur, il eſpéra de trouver dans ſa réponſe, ou des motifs capables de redoubler ſa confiance, ou des raiſons de la lui refuſer déſormais. Telle étoit la lettre qu'il lui écrivit.

Depuis que je vous ai écrit, mon cher Cromſtad ; le départ du Roi auquel on ne s'attendoit point encore, oblige Mr. le Marquis d'Anglure à ſuivre S. M. Il vint hier me dire adieu, je l'ai prié de vous recommander à vos Officiers-Généraux, & je ne doute pas qu'il ne s'en aquitte ; mais je ne puis vous cacher qu'il m'a appris, avec dou-

douleur, qu'il couroit des bruits ſur votre compte dont ſa tendreſſe pour ma fille, ainſi que les juſtes eſpérances qu'il a de l'épouſer, ont été allarmées. Je ne vous crois ni aſſez téméraire, ni aſſez ingrat pour avoir jetté les yeux ſur Adelaïde: une pareille préſomption de votre part ſeroit plus criminelle que vous n'auriez pu le penſer; mais quelle que ſoit la diſpoſition de votre cœur, je veux en être informé, & c'eſt par vous-même que je veux l'être; jugez par cette marque de ma confiance, de toute l'étendue de ma tendreſſe & de l'eſtime que je vous conſerve: je me flatte que votre prompte réponſe ajoutera encore aux ſentimens que j'ai pour vous.

LE COMTE DE SAINT-EUGENE.

Cette lettre partit un jour avant le départ du Marquis d'Anglure, qui s'étoit rendu la veille auprès du Roi. Auſſi

Cromſtad la reçut-il la veille de l'arrivée de ce Monarque à la tête de ſon armée.

Quand on ne diroit pas que cette lettre fut un coup de foudre pour le malheureux Cromſtad, on le jugeroit ſans peine. Il ne pouvoit ſe déguiſer à lui-même la ſecrette impreſſion que lui avoient faite les charmes d'Adelaïde ; mais il n'avoit point à ſe reprocher de l'avoir laiſſé éclater aux yeux de perſonne : il eſt vrai qu'il ſe rappelloit, avec douleur, ſon embarras & le terme de foibleſſe qui lui étoit échappé dans le dernier entretien qu'il avoit eu avec cette aimable perſonne ; mais il s'étoit expliqué ſi clairement avec elle ſur cette prétendue foibleſſe, qu'il ne pouvoit pas concevoir qu'il fut reſté le moindre ſoupçon à la belle Adelaïde, ſur le ſens de ce mot équivoque : cependant il ne pouvoit accuſer qu'elle d'avoir fait une telle confidence au Marquis d'Anglure, & il ne pou-

pouvoit s'empêcher de ſe déſeſpérer au fond de ſon cœur, que ce fût elle-même qui ſe fût ſervie du canal du Marquis, pour jetter un ſi cruel ſoupçon dans l'ame du Comte de Saint-Eugéne ſon bienfaiteur. Quelque douloureuſes que fuſſent toutes les idées qui aſſaillirent le pauvre Cromſtad à la lecture réitérée qu'il fit de cette lettre, il ne s'en réſolut pas moins à être exactement ſincére dans la réponſe qu'il ne voulut pas même différer de faire au Comte de Saint-Eugéne; elle étoit conçue en ces termes :

MONSIEUR,

Vous mettez, ſans doute, mon cœur à l'épreuve la plus rude qu'il puiſſe avoir jamais à redouter; mais quelle qu'elle ſoit, je ſuis aſſuré d'en ſortir avec votre eſtime, ſi je ſuis aſſez malheureux pour qu'elle ne faſſe perdre l'honneur de votre protection. Je vais, Monſieur, vous dévoiler mon cœur

tout entier; mais avant toutes choſes, permettez-moi de vous aſſurer avec toute la ſincérité dont je vais vous donner la preuve la plus délicate & la plus dangereuſe; permettez-moi, dis-je, de vous aſſurer que ce cœur ne fut jamais téméraire, & qu'il eſt incapable d'être ingrat. Après cette aſſurance, je ne rougirai point de vous avouer que le cœur du malheureux Cromſtad n'a été que trop ſenſible aux charmes, & plus encore aux vertus de Mademoiſelle votre fille. Eh! Monſieur, quel cœur pourroit s'en défendre! Mais vous êtes trop juſte pour confondre un ſentiment dont il n'eſt point d'homme qui ſoit le maître, avec le crime de l'avoir déclaré: ſi j'avois été aſſez oſé pour le faire, je n'aurois pas attendu vos reproches pour m'en punir. Vous êtes le premier & le ſeul ſur la terre qui ayez eu le pouvoir de m'arracher un ſecret que j'ai tant fait d'efforts pour me cacher à moi-même. Que ce ſoit la calomnie ou le ſoup-

çon

çon qui ait, en cette occaſion, inſpiré au Marquis d'Anglure le déſir de me nuire; il pouvoit en imaginer autant de tous ceux qui ont eu le bonheur de voir & de connoître Mademoiſelle de Saint-Eugéne, & il lui étoit aiſé de ſe faire des rivaux plus dignes de ſa jalouſie: en un mot, Monſieur, je ſais qu'il ne convient point à l'obſcurité de ma naiſſance d'oſer aimer Mademoiſelle votre fille, & d'aſpirer à lui plaire; mais je ſais que mon cœur ne ceſſera jamais de l'adorer & de la reſpecter. Je ſais que c'eſt prononcer moi-même l'arrêt de mon exil; non-ſeulement je l'attens, mais je vous le demande. Après l'aveu que j'oſe vous faire, Monſieur, je ne dois jamais paroître à vos yeux; je dois craindre plus encore de revoir ceux de Mademoiſelle de Saint-Eugéne. J'eſpére, Monſieur, que la vivacité des opérations qui ſe préparent à l'armée du Roi, me priveront de la douleur de recevoir de vous un arrêt plus cruel que le ſort

qui peut terminer ici ma malheureuſe deſtinée; mais je mourrai du moins plein de zéle, de la reconnoiſſance & du profond reſpect que je dois au plus généreux des bienfaiteurs. J'ai, &c. CROMSTAD.

Du Camp devant Condé, le 20 Avril 1676.

Le Roi étoit arrivé devant Condé, avant que le Comte de Saint-Eugéne reçût cette lettre. Il ne put la lire ſans répandre un torrent de larmes; mais il eut ſoin de les cacher à ſa famille. Si l'aveu de Cromſtad touchoit ſon cœur par un endroit ſenſible, il ne l'étoit pas moins ſur le caractere de nobleſſe & de franchiſe qu'il reconnoiſſoit dans un fils qui lui étoit cher. Il ne pouvoit pas ſe refuſer à la ſecrette joie de le trouver ſi digne d'être plus heureuſement né de ſon ſang; mais une choſe l'allarmoit: il ſe reprochoit d'avoir nommé le Marquis d'Anglure

glure dans ſa lettre : il ſentit trop tard le danger de ſon entrevue avec Cromſtad ; il ne pouvoit ſe diſſimuler que celui-ci, ſe croyant offenſé, étoit homme à ne pas endurer tranquillement une injure : en un mot, il craignoit la valeur & la délicateſſe réciproque de deux jeunes gens qui lui étoient trop connus, pour ne ſe pas reprocher de les avoir commis enſemble, &, pour ainſi dire, mis aux mains. En effet, nous allons voir quelle fut l'iſſue de leur rencontre.

Le Roi étant arrivé le 21 devant Condé, tous les Officiers s'empreſſerent à venir faire la cour à leur Maître. Cromſtad chercha & démêla bientôt le Marquis d'Anglure parmi les Courtiſans. Celui-ci appercevant Cromſtad, lui dit : „ Baron, j'ai des choſes agréables à vous „ dire : faites en ſorte de venir me voir „ ce ſoir à mon quartier. J'en ai auſſi à „ vous apprendre, lui répondit-il, & je

» ne manquerai pas d'aller vous joindre » auſſi-tôt que le Roi ſera retiré. Cromſtad fut exact à ſe rendre chez le Marquis, comme il l'avoit promis; mais le trouvant avec quelques amis, il lui rendit tous les devoirs dûs à ſon nom & à ſon rang: cependant comme la converſation devint générale, & trainoit en longueur, & que Cromſtad commençoit à s'ennuyer: " Monſieur, dit-il, en s'adreſſant au Marquis & en tirant un papier de ſa poche, " j'ai ici quelque choſe à vous » communiquer qui demanderoit expé- » dition. J'ai auſſi quelque choſe de par- » ticulier à vous dire, mon cher Baron, » répondit le Marquis. Sur quoi tout le monde ſe retira & les laiſſa ſeuls.

» C'eſt, ſans doute, dit alors le Mar- » quis, l'impatience de ſavoir des nou- » velles de la belle Adelaide, qui vous » a fait imaginer de me débarraſſer des » importuns qui étoient ici de trop?

» Oui,

„ Oui, Monſieur, dit Cromſtad, c'eſt „ d'elle-même que j'ai à vous parler. Eh „ bien, continua le Marquis, ſoyez con- „ tent, mon cher Baron, Mademoiſelle „ de Saint-Eugéne ſe porte à merveille; „ elle eſt toujours auſſi belle que vous „ l'avez laiſſée, & elle m'a chargé ſur- „ tout entr'autres choſes agréables, de „ vous dire qu'elle vous prie de n'ou- „ blier jamais le dernier entretien que „ vous avez eu avec elle... Je vous ju- „ re, dit Cromſtad, que je ne l'oublie- „ rai jamais; mais ce n'eſt pas là, Mon- „ ſieur, ce dont il s'agit maintenant; „ ayez la bonté de lire cette lettre, vous „ en connoitrez l'écriture & le ſeing. Ce qu'il dit, en lui remettant celle qu'il avoit reçue la veille de Mr. le Comte de Saint-Eugéne.

„ Eh bien, dit le Marquis après l'a- „ voir lu, attendez-vous de moi quel- „ que explication à ce ſujet?

„ Monſieur, lui dit Cromſtad, j'oſe „ d'abord vous prier de me dire de qui „ vous tenez le ſecret de la paſſion que „ je puis avoir pour Mademoiſelle de „ Saint-Eugéne. Eſt-ce elle, Monſieur, „ qui vous a fait une ſi étrange confi- „ dence ?

„ Non, aſſurément, dit le Marquis ; „ mais n'eſpérez pas ſavoir de moi qui „ m'a ſi bien inſtruit de votre ſecret com- „ merce avec elle.

„ Arrêtez, dit Cromſtad, je n'avois à „ vous demander raiſon que de l'injure „ que vous m'avez faite, en m'expoſant „ à faire l'aveu que j'ai fait à Mr. le „ Comte de Saint-Eugéne, &, par con- „ ſéquent, au malheur d'encourir ſa diſ- „ grace ; mais vous offenſez ſa fille par „ des termes indécens, & c'eſt autant „ en ſon nom qu'au mien que je vous „ demande raiſon.

„ Ah ! mon cher Baron, très-volon-

„ tiers,

„ tiers, répondit le Marquis. Partons, „ conduiſez-moi vous-même en lieu où „ nous ne ſoyons point interrompus : „ je ſuis tout prêt à vous ſatisfaire ; j'ai, „ peut-être, auſſi-bien que vous l'hon- „ neur d'Adelaïde à venger, & je n'ai ja- „ mais reculé à de pareilles propoſitions.

Ces deux braves rivaux partirent en effet, & allerent gagner le derriere du camp. Là ils ſe meſurerent avec une valeur égale ; mais la fortune ſe déclara pour Cromſtad : il porta un coup dans le bras droit du Marquis, qui lui fit tomber ſon épée de la main. Cromſtad s'empreſſa de la ramaſſer ; mais ce fut pour la rendre au Marquis, en l'excitant lui-même à reprendre ſes armes pour ſe venger à ſon tour. Le Marquis fut ſi touché de la généroſité du Baron de Cromſtad, qu'il lui dit : "Non, Baron, „ vous êtes maître de ma vie, je n'at- „ tenterai jamais à celle d'un ſi brave „ hom-

„ homme : croyez-moi, ſi vous êtes „ content, ſoyons amis. Les deux rivaux s'embraſſerent, le Marquis reprit, avec le ſecours de Cromſtad, le chemin de ſon quartier, & celui-ci auroit voulu pouvoir paſſer auprès de lui la meilleure partie de la nuit, ſi ayant obtenu la permiſſion de ſe trouver en qualité de Volontaire, à l'attaque d'un ouvrage qui devoit être faite par les Grenadiers, il n'avoit été obligé de quitter le Marquis pour s'y rendre. L'attaque fut vive, & l'ouvrage fut emporté ; le ſiége même ne fut pas long, & Condé ſe rendit au Roi en ſix jours. Cromſtad, quoiqu'il ſervit dans la Cavalerie, avoit obtenu, comme nous venons de le dire, d'y paroître en qualité de Volontaire, & ſe diſtingua par-tout ; mais avec un bonheur égal à ſon courage, puiſqu'il n'y reçut aucune bleſſure, & qu'il y aquit une grande réputation de valeur. Je dirai de ſuite, dans

dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage, pour n'être point obligé de revenir ſur mes pas, tout ce qui eut quelque rapport au Baron de Cromſtad pendant le reſte de cette campagne.

Fin de la premiere Partie.

LA

LA FORCE
DE
L'EDUCATION.

SECONDE PARTIE.

APrès la priſe de Condé & celle de Bouchain, le Régiment dans lequel Cromſtad ſervoit, fut envoyé ſous les ordres du Maréchal d'Humiéres, & ce jeune Officier ſoutint ſa réputation au ſiége d'Aire & à la priſe du Fort de Lintz, après quoi il ſuivit le Maréchal à Maeſtricht que le Prince d'Orange aſſiégeoit depuis

depuis plus de ſix ſemaines. Ce fut là que le Baron de Cromſtad, chargé de commander un détachement pour aller reconnoître la poſition de l'armée du Prince d'Orange, donna à ſon retour dans une embuſcade, & fut attaqué par un parti fort ſupérieur en nombre à la troupe qu'il commandoit. Il ſe fit de part & d'autre, dans cette eſcarmouche, des prodiges de valeur & de conduite. Cromſtad y fut bleſſé à la cuiſſe; mais la douleur de ſa plaie & la perte de ſon ſang ne l'empêcherent pas de ſe replier avec tant de préſence d'eſprit & de ſang froid ſur l'armée du Maréchal d'Humiéres, que malgré la ſupériorité de ceux qui le pourſuivoient, il ne perdit que trois hommes de ſon détachement, & leur en fit perdre au delà de trente à quarante. De retour au camp, il voulut encore rendre compte au Maréchal de ſes obſervations; mais le Maréchal d'Humiéres

res qui le trouva extrêmement défait & affoibli, voulut qu'on visitât sur le champ sa plaie, & qu'on lui mit le premier appareil avant que de vouloir l'entendre. Sa blessure ne se trouva pas dangereuse pour la vie; mais il fut menacé de rester estropié, parce que les principaux nerfs avoient été fort offensés. Laissons pour quelque tems Cromstad abandonné aux soins des Chirurgiens & aux attentions particuliéres de son Général; laissons ce Maréchal lui-même remporter en peu de jours, l'avantage & la gloire de faire abandonner au Prince d'Orange le siége de Maestricht, après cinquante jours de tranchée ouverte, pour revenir aux suites du combat du Baron de Cromstad & du Marquis d'Anglure, par rapport au Comte de Saint-Eugéne & à sa famille.

Les deux braves combattans s'étoient promis réciproquement de n'en jamais par-

parler, & ce ne fut que la crainte de nuire à Cromſtad dans l'eſprit du Comte de Saint-Eugéne, qui engagea le Marquis d'Anglure à faire cette promeſſe à celui qu'il n'auroit pas eu honte de reconnoître pour ſon vainqueur; mais ces ſortes d'affaires demeurent rarement ſi cachées, qu'il n'en perce rien dans une armée à la vue, pour ainſi dire, de laquelle celle-ci s'étoit paſſée. On avoit vu Cromſtad chez le Marquis, on ſut qu'ils étoient ſortis ſeuls; le Marquis d'Anglure, quoique légérement bleſſé, ne put paroître à la Cour pendant les premiers jours: d'ailleurs, quelques ſoldats avoient vu dans l'obſcurité deux hommes ſe battre; il n'en falloit pas tant pour former des conjectures; mais perſonne n'eut la baſſeſſe de porter ce bruit juſqu'aux oreilles du maître, & le Marquis d'Anglure en fut quitte pour feindre une indiſpoſition. Cette affaire eût donc été

ignorée, s'il n'y avoit pas eu à la Cour & dans l'armée plus d'un Rival du Marquis, ſans doute, jaloux, &, peut-être, offenſé de la préférence qu'il avoit obtenue. D'ailleurs, tout le monde étoit informé de l'affection tendre que le Comte de Saint-Eugéne avoit pour le Baron de Cromſtad, & ce fut, ſans doute, l'un de ces envieux du bonheur du Marquis d'Anglure, qui par une lettre anonime, inſtruiſit le Comte de Saint-Eugéne de ſon combat avec le Baron de Cromſtad. L'abſence de quelques jours du Marquis d'Anglure, donna même beau jeu aux Nouvelliſtes, pour mander qu'il avoit été dangereuſement bleſſé, &, ſans doute, pour flatter l'inclination du Comte pour Cromſtad: on n'oublia pas d'ajouter que celui-ci ne s'en étoit pas moins diſtingué aux vigoureuſes attaques dont on lui rendoit compte.

Il n'y avoit que trois jours que le Comte

Comte de Saint-Eugene avoit reçu la lettre de Cromſtad, & il n'y avoit point encore fait de réponſe, lorſqu'il reçut celle de l'anonime: il y trouva le détail d'un malheur qu'il n'avoit que trop prévu, & ce fut avec une douleur d'autant plus ſincére qu'il l'apprit, qu'il s'accuſoit, avec juſtice, d'en avoir été la cauſe: il ne jugea pourtant pas à propos d'écrire encore à Cromſtad; il ne l'eût pu faire ſans ſe laiſſer aller à des reproches & à des reprimandes, & il ne pouvoit ſe perſuader qu'il les méritât. Le Comte de Saint-Eugéne étoit l'homme du monde le plus juſte & le plus incapable de dire ce qu'il ne penſoit pas. Par ce qu'on lui mandoit, il ne pouvoit preſque douter que Cromſtad ne ſe fût conduit en homme de cœur & d'honneur: il cacha exactement ces triſtes nouvelles à ſa famille; & comptant, comme il le faiſoit, ſur l'exacte équité & ſur la ſin-

cérité du Marquis d'Anglure, ce fut à lui-même qu'il réſolut d'écrire la lettre qui ſuit :

Je viens, mon cher Marquis, de recevoir une étrange lettre; toute anonime qu'elle eſt, elle m'a cauſé la plus vive douleur; il n'y a que vous qui puiſſiez me raſſurer ſur votre état : ne différez pas, je vous prie, à m'en donner des nouvelles. Ce n'eſt pas tout, j'exige de votre amitié de ne me cacher aucune circonſtance qui puiſſe y avoir part. Je n'écris point au Baron de Cromſtad, quoique je lui doive une réponſe aſſez intereſſante; mais ſi vous le voyez, faites-lui, de ma part, le traitement que vous jugerez qu'il mérite : d'un autre côté j'attendrai votre réponſe pour me conformer à votre façon de penſer dans celle que j'ai à lui faire. Vous ſavez ce que je vous ſuis.

LE COMTE DE SAINT-EUGENE.

Lorſ-

Lorſque le Marquis d'Anglure reçut cette lettre, il n'étoit plus queſtion de ſa bleſſure; Condé s'étoit rendu, & l'on ſe diſpoſoit à marcher ſur Bouchain: il ne jugea pas à propos de faire avertir le Baron de Cromſtad de la lettre qu'il avoit reçue, de peur que celui-ci ne prétendît faire valoir la parole qu'ils s'étoient réciproquement donnée de ne jamais révéler le ſecret de leur avanture, & ne voulut le contraindre dans ſa réponſe au Comte; mais comme leur affaire lui étoit connue, il ne ſe crut point obligé à un prétendu ſecret qui n'en étoit plus un pour le Comte, & qui peſoit à ſa propre généroſité. Il écrivit donc au Comte la lettre ſuivante:

On vous a allarmé mal-à-propos, Monſieur, ſur une légère indiſpoſition, qui ne m'a pas tenu enfermé trois jours chez moi. Tout ce que je puis vous apprendre des

cauſes & des détails d'un petit dérangement de ma ſanté qui vous a cauſé de ſi vives inquiétudes, c'eſt, qu'en vérité, je ne dois m'en prendre qu'à mon indiſcrétion. Si Mr. le Baron de Cromſtad y a été pour quelque choſe, ce n'a été que par les plus généreuſes attentions, & par les ſoins les plus obligeans. Tout de bon, Monſieur, je ne puis aſſez me louer de la bonté de ſon cœur & de la nobleſſe de ſon ame : c'eſt à des qualités ſi rares que je dois, peut être, la vie & l'honneur que j'ai aujourd'hui de vous aſſurer de mon reſpect.

On ne peut concevoir quelle fut la joie du Comte de Saint-Eugéne à la lecture de cette lettre ; ce fut dans le tranſport même d'une ſatisfaction ſi touchante qu'il écrivit à Cromſtad en ces termes :

J'ai été quelques jours, mon cher Cromſtad, ſans vous faire réponſe, & vous n'en

avez

avez pas dû être ſurpris. La nature des choſes que vous m'aviez écrites, demandoit, ſans doute, un peu de réflexion de ma part. Les aveux que vous me faites, m'allarmeroient dans tout autre que vous; mais votre probité & votre franchiſe me raſſurent: vous ſentez aſſez que toute eſpérance vous eſt interdite, & ce ſentiment gravé, comme il doit l'être dans votre ame, me donne une entiére ſécurité ſur votre conduite à venir. J'apprens, avec une grande ſatisfaction, que vous vous êtes bien comporté, & beaucoup diſtingué au ſiége de Condé: le Marquis d'Anglure lui-même me rend les plus honorables témoignages de votre courage & bonne conduite; c'eſt un ami, c'eſt même un protecteur dont vous ne pouvez trop ménager les bonnes graces: faites-lui de tendres complimens de ma part, ne me laiſſez ignorer aucuns de vos beſoins, & comptez ſur mon amitié.

LE COMTE DE SAINT-EUGENE.

Le Comte de Saint-Eugéne ſe félicitoit en ſecret d'avoir écrit cette lettre à ſon cher Cromſtad. Charmé des ſentimens d'eſtime que le Marquis d'Anglure avoit pris pour lui, il le trouvoit & ſe plaiſoit à le trouver encore plus digne de la ſienne, & il s'applaudiſſoit ſur-tout de n'avoir juſqu'à ce moment, rien fait éclater dans ſa famille, ni des injuſtes ſoupçons qu'on avoit voulu lui donner, ni de l'affaire qui s'étoit paſſée entre le Marquis & Cromſtad: il eſpéra quelque tems qu'elle reſteroit ignorée, & qu'il n'en ſeroit jamais queſtion; mais il fut trompé dans cette eſpérance; les gens du Marquis d'Anglure n'avoient pu ignorer que leur maître avoit été bleſſé le jour même qu'il étoit arrivé à l'armée: ils avoient vu ſortir Cromſtad ſeul avec leur maître; c'étoit Cromſtad qui l'avoit ramené chez lui, & quelques mots de l'un & de l'autre, tout obſcurs qu'ils

qu'ils étoient, ne leur avoient que trop fait connoître la vérité de leur combat, & ſoupçonner que l'amour de Mademoiſelle de Saint-Eugéne en avoit été la cauſe. On a déja vu que c'étoit par ſes propres Domeſtiques que le Marquis avoit d'abord été informé des diſcours qui s'en tenoient dans la maiſon du Comte.

Une affaire importante pour le Marquis d'Anglure le mit bientôt dans la néceſſité d'envoyer un de ſes gens en poſte à Paris. Celui-ci, outre ſes autres commiſſions, fut chargé de lettres de ſon maître & de celles du Baron de Cromſtad pour Mr. le Comte de Saint-Eugéne: il ne manqua pas d'aller auſſi-tôt après ſon arrivée, à l'Hôtel du Comte, pour les lui remettre: les Domeſtiques du Comte ne manquerent pas auſſi de l'entourrer pour ſavoir des nouvelles. Angélique ne fut pas une des moins avi-

des d'en apprendre ; ſa curioſité fut même autoriſée par les ordres ſecrets d'Adelaïde, qui n'ayant rien ouï dire ni du Marquis ni de Cromſtad depuis longtems, étoit pour le moins auſſi curieuſe qu'inquiéte du ſort de ce dernier. Ce triſte preſſentiment avec lequel il étoit parti, lui revenoit ſans-ceſſe à l'eſprit ; elle ne pouvoit chaſſer de ſon imagination l'importune crainte que ce preſſentiment ne fût, en effet, réaliſé par les fréquens dangers auxquels elle ſavoit que Cromſtad étoit, ſans-ceſſe expoſé. Angélique, en cette occaſion, ſuivit donc les ordres de ſa maîtreſſe & ſon propre panchant, en ſe procurant un entretien ſecret avec le Courier du Marquis. Celui-ci fut d'abord aſſez reſervé ; mais preſſé par les inſtances careſſantes d'Angélique, & ſachant d'ailleurs le gout que ſon maître avoit pour elle, il lui confia, ſous le ſecret, non-ſeulement ce qu'il ſavoit,

voit, mais encore tout ce qu'il avoit imaginé du combat de ſon Maître avec Cromſtad, quoiqu'il fût bien éloigné d'en connoître la véritable cauſe : il ne feignit point de l'attribuer à la jalouſie du Marquis contre un rival ſi peu fait pour être le ſien, & qui, ſans doute, avoit profité de quelqu'avantage pour ſe battre à coup ſûr, & pour bleſſer, comme il avoit fait, le Marquis. Il ajouta que ce qui l'étonnoit lui & ſes camarades, c'étoit que depuis cette belle affaire, le Marquis ſon Maître avoit encore la bonté de ſouffrir chez lui, & de recevoir même fort bien ce Mr. le Baron. Enfin, il finit par dire qu'il ne doutoit pas que ſon Maître, qui pouvoit être retenu par la préſence du Roi, ne la lui gardât bonne à ſon retour à Paris.

Angélique reçut cette nouvelle avec joie ſans trop ſavoir pourquoi ; mais elle en eut une plus raiſonnée en la rendant

à

à ſa Maîtreſſe, parce qu'elle ſavoit qu'elle alloit l'affliger: elle ajouta à ce qu'elle venoit d'entendre, toutes les circonſtances qu'elle imagina propres à deshonorer Cromſtad; elle réaliſa le ſoupçon du Domeſtique, & ne balança point d'aſſurer que le Baron pour ſe battre avec avantage, avoit employé tous les moyens que la lâcheté peut ſuggérer.

Adelaïde fut pénétrée de la plus vive douleur à ce récit; elle impoſa ſilence à Angélique, & la renvoya: alors elle s'abandonna à toute ſa triſteſſe. En vain cherchoit-elle à ſe calmer en ſe flattant de l'infidélité du rapport que pouvoit avoir fait le Domeſtique du Marquis; elle ſe voyoit toujours l'objet d'une affaire qu'elle ne pouvoit croire s'être paſſée ſans éclat: la triſteſſe qu'elle avoit remarquée dans le Comte ſon pere pendant quelque tems, le ſilence qu'il avoit gardé dans ſa famille ſur le compte du Mar-

Marquis & ſur celui de Cromſtad, tout ſe réuniſſoit pour l'accabler de la douleur la plus amére. Quoiqu'elle eût aſſez de force pour en diſſimuler la cauſe à ſa famille, elle ne put en cacher les effets; ſa mélancolie décéla bientôt l'état de ſon ame à une mere & à un pere qui n'avoient des yeux que pour elle: ils en furent véritablement inquiets, & craignirent un dérangement conſidérable dans ſa ſanté, quoiqu'elle s'obſtinât à n'en point convenir.

Madame la Comteſſe de Saint-Eugéne dont l'inquiétude augmentoit tous les jours, interrogea ſecrétement Angélique, parce qu'elle s'apperçut que ſa fille la careſſoit moins que de coutume. Celle-ci toute charmée qu'elle fût de trouver cette occaſion d'être indiſcréte & maligne, ſe défendit d'abord avec toute l'hipocriſie dont ſon ame étoit capable, & ſe fit preſſer long-tems pour avouer

avouer ce qu'elle ſavoit : enfin, paroiſſant vaincue par les careſſes de la Comteſſe, elle lui confia qu'à l'arrivée du Courier du Marquis d'Anglure, Mademoiſelle de Saint-Eugéne l'avoit chargée d'entretenir ce Domeſtique en ſecret, pour être informée des nouvelles du Baron de Cromſtad ; qu'à la vérité ayant appris qu'il s'étoit battu avec le Marquis d'Anglure dont il étoit jaloux, elle n'avoit pas cru devoir le cacher à ſa Maîtreſſe ; mais que Mademoiſelle de Saint-Eugéne s'en étant trouvé offenſée, lui avoit ordonné de ſe taire, & l'avoit renvoyée de ſa préſence, ayant déja les larmes aux yeux ; qu'elle ne doutoit point que ce ne fût là la cauſe de la triſteſſe qu'elle avoit depuis quelques jours.

Cette confidence perça le cœur de la Comteſſe de Saint-Eugéne : elle commanda à la jeune Angélique de ne parler à qui que ce fût de ce qu'elle venoit

de

de lui apprendre, & ſur-tout de cacher ſoigneuſement à ſa fille l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec elle.

Après avoir penſé murement au parti qu'elle devoit prendre dans le malheur qu'elle ſoupçonnoit, elle crut devoir en informer le Comte ſon mari. Celui-ci, qui avoit tant de raiſons d'être tranquile ſur le ſecret d'une affaire qui n'avoit eu que d'heureuſes ſuites, & ſur les nouvelles qu'il avoit reçues, & du Marquis, & de Cromſtad, fut étonné de voir arriver la Comteſſe dans ſon cabinet, l'air défait & les yeux baignés de larmes.

„ Oh! ciel! Qu'avez-vous, Mada-
„ me, lui dit-il, & quel malheur ve-
„ nez-vous m'annoncer?

„ Helas! Monſieur, c'en eſt un, dit-
„ elle, dont je frémis: votre Baron de
„ Cromſtad va faire le malheur de la
„ vie de ma fille, & il fait déja le mal-
„ heur de la mienne.

„ Ciel!

„ Ciel ! dit le Comte, y penſez-vous ? „ Madame ? Quoi ! ma fille auroit pour „ Cromſtad des ſentimens que ſon âge „ doit à peine connoître, que ſon hon- „ neur, ſon devoir, l'orgueil même de „ ſa naiſſance doivent condamner ! Ah ! „ Madame, ne le craignez pas ; l'ame „ d'Adelaïde m'eſt trop connue, vous „ vous trompez.

„ Quoi, Monſieur, répondit la Com- „ teſſe, le combat de Cromſtad contre „ le Marquis d'Anglure ſeroit-il encore „ un miſtére pour vous, & ſa témérité „ ſe ſeroit-elle portée à cet excès, ſi elle „ ne s'étoit ſentie autoriſée ? Que dis- „ je ? Peut-être encouragée par l'intelli- „ gence ſecréte qu'il a, ſans doute, avec „ Adelaïde, à notre inſçu ?

„ Comment, Madame, dit le Comte, „ vous êtes inſtruite de ce malheureux „ combat ! Eh quoi ! ma fille en auroit „ auſſi connoiſſance !

„ Eh !

„ Eh! Monſieur, continua la Com-
„ teſſe, voilà la ſource de cette triſteſſe
„ opiniâtre où vous la voyez plongée
„ depuis quelques jours, & dont ſa cou-
„ pable diſſimulation nous cache la cauſe.

„ Juſte ciel! continua le Comte, ſur
„ quelle vertu pourrai-je donc comp-
„ ter déſormais, ſi ma fille me trompe,
„ & ſi Cromſtad m'abuſe? Mais, Ma-
„ dame, vous vous allarmez, peut-être,
„ trop légérement; permettez-moi de
„ douter d'un excès d'aveuglement que
„ je ne puis croire; ſachez que je ſuis
„ inſtruit du combat dont vous me
„ parlez, & je le ſuis par le Marquis
„ lui-même. Cromſtad, ſelon lui, n'a
„ eu que le procédé d'un homme d'hon-
„ neur, & je puis vous dire que j'ai d'ail-
„ leurs lieu d'être content de lui. Si j'en
„ crois les apparences les mieux fon-
„ dées, nous n'en avons rien à crain-
„ dre; raſſurez-vous ſur ſon compte,

„ ou du moins ne le condamnez pas
„ trop légérement. Quand à ce qui re-
„ garde ma fille, je veux l'entretenir en
„ particulier, & je vais l'en faire aver-
„ tir, ne paroiſſez point à ſes yeux être
„ informée de tout ceci ; j'eſpére qu'au
„ ſortir de la converſation que je vais
„ avoir avec elle, nous irons enſemble
„ remettre le calme dans votre eſprit &
„ dans votre cœur.

La Comteſſe repaſſa dans ſon appartement, & Mademoiſelle de Saint-Eugéne ne tarda pas à ſe rendre dans celui du Comte. Toute triſte qu'elle étoit, elle ſe jetta au col de ſon pere en entrant chez lui, & le remercia, avec tendreſſe, de la faveur qu'il lui faiſoit. Le Comte s'attendrit lui-même, & la retint quelque tems dans ſes bras. " Ma chere
„ fille, lui dit-il, que ton amitié me tou-
„ che, que cet embraſſement m'eſt cher !
„ mais que l'état où je te vois depuis quel-
„ ques

„ques jours, allarme ma tendreſſe! Au „nom de cette même amitié, ne m'en „cache point la cauſe; je croirois faire „injure à la candeur de ton ame de la „ſoupçonner, ou de la demander à d'au„tres qu'à toi.

„Ah! mon pere, répondit Adelaïde, „je n'ai jamais eu & je n'aurai jamais „rien de caché pour vous; & ſi je n'a„vois craint de faire tort au malheu„reux Baron de Cromſtad dans votre „cœur, je vous aurois déja informé de „l'excès de ſa témérité, & du coupable „emportement auquel il s'eſt porté con„tre un homme qu'il ſait que votre „bonté me deſtine. C'eſt là, mon pe„re, l'unique cauſe de ma triſteſſe: ma „réputation n'a-t-elle pas tout à crain„dre de l'éclat d'une pareille affaire? & „le Marquis d'Anglure lui-même n'en „peut-il pas concevoir des ſoupçons à „mon deſavantage?

„ Ma fille, lui dit le Comte, votre
„ douleur eſt plus raiſonnable que je ne
„ penſois; mais elle n'eſt pas juſte: j'ai
„ une entiére connoiſſance de ce qui s'eſt
„ paſſé; Cromſtad peut avoir été téméraire: mais liſez cette lettre, continua-t-il, en lui donnant celle qu'il avoit
„ reçue du Marquis d'Anglure, vous ne
„ trouverez plus le Baron ſi coupable.

Adelaïde prit, en tremblant, la lettre des mains de ſon pere; elle rougit, plus d'une fois, en liſant l'éloge que le Marquis y faiſoit de la généroſité, de la grandeur d'ame du Baron; mais elle ne put retenir quelques larmes, lorſqu'elle y lut que le Marquis avouoit qu'il lui devoit la vie.

„ Eh bien! ma fille, dit le Comte, après qu'elle eut achevé la lecture.

„ Ah! mon pere, dit-elle, il eſt donc
„ vrai que Cromſtad eſt toujours digne
„ de vos bontés.

„ Atten-

„ Attendez, ma chere fille, continua „ le Comte, vous en porterez un juge- „ ment plus sûr, quand je vous aurai „ donné une nouvelle marque de la vraie „ confiance que je veux avoir en vous: „ lisez maintenant cette lettre, conti- nua-t-il, en lui donnant à lire celle qu'il avoit reçue de Cromstad avant son com- bat avec le Marquis.

L'ame d'Adelaïde fut agitée de mille différentes impressions en lisant cette let- tre; la pâleur & la rougeur se succéderent plus d'une fois; elle s'interrompit invo- lontairement en lisant ces mots, *le crime de l'avoir déclaré.* " Il est vrai, dit-elle, „ mon pere, qu'il ne m'en a jamais parlé.

Elle continua sa lecture avec la même émotion, & s'attendrit: enfin, lorsqu'elle lut ces derniers mots, *le sort qui peut terminer ici ma malheureuse destinée, je mourrai du moins, &c.*

„ Ah! Dieux, s'écria-t-elle, que ve-

„ nez-vous de m'apprendre, mon très-
„ cher pere? je l'aurois, ſans doute,
„ ignoré toute ma vie, & j'aurois été
„ heureuſe de l'ignorer.

„ Comment! ma fille, reprit vive-
„ ment le Comte, feriez-vous préve-
„ nue en faveur de Cromſtad d'un ſen-
„ timent?

„ Ah! mon pere, j'ignore la nature
„ du ſentiment que j'ai pour Cromſtad;
„ aidez-moi vous-même à le connoî-
„ tre: c'eſt vous que je dois interroger
„ ſur ce qui ſe paſſe par rapport à lui
„ dans mon ame; je vais vous ouvrir
„ mon cœur. Votre amitié pour le Ba-
„ ron, ſes vertus, ſa retenue, ſon reſ-
„ pect, ſon attachement pour vous, les
„ graces même de ſa perſonne me l'ont
„ fait chérir & préférer dans mon ami-
„ tié à tout ce que j'ai connu juſqu'ici.
„ Cette amitié, je l'ai toujours cru in-
„ nocente: tout autre ſentiment m'eût

„ al-

„ allarmée ; mais je dois vous l'avouer, „ je me ſuis livrée, ſans ſcrupule & ſans „ crainte, à la douceur de le voir : ſi „ c'eſt là ce qu'on appelle aimer, je l'ai- „ me donc ; & ſi c'eſt un crime, il ne „ m'en coutera, pour m'en punir, que „ de lui cacher, comme j'ai fait juſqu'ici, „ un ſentiment qu'il ignore, & qu'il igno- „ rera toujours.

„ Ah ! ma chere enfant, lui dit le „ Comte en verſant un torrent de lar- „ mes, que de vertus l'aveu même de ta „ foibleſſe vient-il de dévoiler au cœur de „ ton pere !

Le Comte s'arrêta, ne pouvant preſque articuler un mot : il prit ſa fille dans ſes bras, elle le ſerroit dans les ſiens, & leurs larmes ne ſe confondoient que pour augmenter les délices de l'épanchement commun de leur tendreſſe.

Le Comte ſe remit enfin, & s'écria : „ Ah ! c'en eſt trop, ma chere fille, je

„ ne puis plus réſiſter à l'amour que tu „ m'inſpires ; tu viens de m'avouer ta „ foibleſſe, je rougis de t'avoir caché ſi „ long-tems les miennes : je vais te faire „ trembler, je vais affliger ton cœur ; „ mais je le dois, je vais t'apprendre un „ ſecret que Cromſtad ignore lui-même, & qu'il eſt, peut-être, important „ qu'il ignore toujours : ta mere ſurtout n'en doit jamais être inſtruite ; & „ je me fie trop à toi pour craindre, de „ ta part, la plus légére indiſcrétion.

Adelaïde attendoit, en tremblant, ce que ſon pere alloit lui révéler : il lui cachoit tout à la fois ſon viſage & ſes pleurs ; toutes ſes facultés paroiſſoient être ſuſpendues ; ils étoient tous deux immobiles, & ſi occupés du ſentiment intérieur qui les agitoit, qu'ils avoient l'air d'en être entiérement privés.

„ Mon pere, mon cher pere, dit enfin la tendre Adelaïde.

„ Ma

„ Ma fille, dit le Comte, ma chere
„ fille, frémis.... Cromſtad eſt ton fre-
„ re, c'eſt mon fils.

„ Cromſtad..... votre fils..... mon
„ frere.... Ah! mon pere, il m'eſt donc
„ permis de l'aimer.

„ Tu le peux, tu le dois, répondit le
„ Comte; mais finiſſons cet entretien,
„ après t'avoir fait l'aveu des égare-
„ mens de ma jeuneſſe, & t'avoir fait
„ connoître le fruit d'une paſſion déré-
„ glée: je te l'avoue, ma chere fille, ſi
„ je t'eſtimois moins, je ſerois honteux
„ de paroître encore à tes yeux; mais
„ remettons-nous l'un l'autre: ta mere
„ a quelques ſoupçons de tes ſentimens
„ pour le malheureux Cromſtad; je lui
„ ai promis d'aller la raſſurer, & j'ai be-
„ ſoin de toi pour y paroître moi-mê-
„ me avec aſſurance.

Après quelques momens qui furent tous donnés à la tendreſſe, le Comte &

ſa fille paſſerent à l'appartement de la Comteſſe, & Monſieur de Saint-Eugéne peignit le caractere & les ſentimens de ſa fille avec des couleurs ſi vives & ſi conſolantes pour une mere ; ſa fille elle-même lui expoſa une ſi belle ame, que la Comteſſe ſentit enfin qu'elle ne hazardoit rien à combler Adelaïde de ſes careſſes, & à lui rendre toute ſa confiance. Il eſt vrai que cette avanture commença à lui ouvrir les yeux ſur le dangereux caractere d'Angélique ; elle la ſoupçonna, à ſon tour, de ne lui avoir fait plus d'une fauſſe confidence, que par quelque intérêt particulier qu'elle chercha adroitement à éclaircir, ſans faire part à perſonne de ſes ſoupçons, & affectant même plus que jamais, d'avoir en elle la même confiance.

L'occaſion ne tarda pas à ſe préſenter. Quoiqu'Angélique ſe familiariſât volontiers avec les autres Domeſtiques, comme

me elle avoit ſouvent donné occaſion à des tracaſſeries entr'eux, ils la connoiſſoient aſſez pour ne la pas eſtimer beaucoup, & ils ne lui étoient attachés que par reſpect pour leurs Maîtres. Madame de Saint Eugéne n'eut donc pas beſoin de beaucoup d'art pour engager celui de ſes gens en qui Angélique paroiſſoit ſe fier davantage, à l'informer de tout ce qui viendroit à ſa connoiſſance, & même à trahir ſa confiance, comme cela arriva deux jours après la converſation, dont nous venons de rendre compte. En effet, Angélique qui commençoit à peine à ſavoir écrire, s'aviſa de vouloir donner de ſes nouvelles au Marquis d'Anglure, & de lui mander en même tems tout ce qu'elle avoit dans l'ame. Comme elle avoit peu d'expérience, elle ſuſcrivit ſa lettre fort ſinguliérement, & l'avoit remiſe à ſon confident pour être portée à la poſte. Celui qui

en

en étoit chargé, fut charmé de trouver cette occaſion de faire ſa cour à la Comteſſe ſa Maîtreſſe : il la lui porta ſur le champ. Madame de Saint-Eugéne après avoir lu la ſuſcription qui étoit ainſi : *A Mr. d'Anglure dans l'Armée du Roi*, décacheta la lettre, & trouva le barbouillage qu'on va lire, avec une ortographe très-vicieuſe, dont on a cru devoir épargner l'embarras & le deſagrément au lecteur :

MONSIEUR,

Oh vraiment, Monſieur, j'ai appris de belles nouvelles de mon ami Champenois : il m'a dit que vous vous êtes battu avec ce beau Mr. Cromſtad ; c'eſt bien fait, vous auriez dû le roſſer comme un chien ; mais on dit que c'eſt lui qui vous a battu, je n'y comprens rien ; mais ſi vous aviez toujours la même bonne amitié pour moi que par ci-devant, je compte bien que vous lui revaudrez

drez cela au double. A propos, j'ai conté le tout de fil en aiguille à notre Demoiſelle, elle m'a bel & bien fait taire; mais elle en a pleuré comme une folle, ce qui m'a fait plaiſir. Voilà tout ce que vous aurez pour aujourd'hui, car je ne ſuis pas encore bien facile à l'écriture, & ça m'embrouille dans mes paroles. A demain le reſte.... Je vous diſois donc hier que j'avois tout dit à notre Demoiſelle. Dame elle en a été toute triſte; & comme ſa mere m'a demandé pourquoi, je lui ai auſſi tout conté, mais non pas de même. Je crois que tout cela va faire un beau charivari. Pour moi, je m'ennuie comme un pauvre chien dans cette maiſon-là depuis que vous n'y venez plus; car j'aime mieux être careſſée de vous que de Madame, quoiqu'elle me cajole par fois. Si vous aviez beſoin de moi pour vous ſervir, j'irais de bon cœur; mais il faudroit amener ça par ruſe. Je ſuis toujours avec reſpect comme devant.

ANGELIQUE.

Cette lettre acheva de déciller les yeux de la Comteſſe ſur le caractere dangereux d'Angélique, ſe reſervant d'y mettre bon ordre. De concert avec ſon mari, auquel elle communiqua cette ſinguliére épître, ils convinrent enſemble de la tenir ſecrette, & de n'en pas même faire part à Mademoiſelle de Saint-Eugéne leur fille: ils prirent, au contraire, le parti de lui dire que les obligations qu'elle avoit auſſi-bien qu'eux à ſa nourriſſe, exigeoient quelque choſe de plus que ce qu'elle avoit fait juſqu'ici pour Angélique; que ce n'étoit point aſſez que de lui avoir donné des talens; qu'il étoit à propos qu'une éducation plus ſérieuſe que celle qu'elle prenoit avec des Domeſtiques, cultivât un peu mieux ſon eſprit & ſon ame; que dans l'idée qu'ils avoient de la bien établir, il convenoit de la mettre en état de faire honneur à leurs bienfaits; enfin, qu'à ſon âge la com-

compagnie des valets pourroit, peut-être, nuire à ſes mœurs, & qu'ils étoient réſolus de la mettre dans un Couvent, pour lui faire perdre tout-à-fait l'air, les maniéres & le ton du Village, dont elle n'avoit point aſſez perdu pour le tems qu'elle avoit déja paſſé dans leur maiſon.

Adelaïde ſentit toute la juſtice de ce raiſonnement; mais elle n'en fut pas moins ſenſible à la ſéparation d'Angélique: elle demanda du moins quelque tems pour s'y réſoudre, promettant à ſon pere de ne la pas perdre de vue, & d'employer même ſes ſoins & ſes avis pour lui inſpirer plus de décence dans ſes maniéres & dans ſa façon de s'exprimer. Le Comte & la Comteſſe de Saint-Eugéne ne pouvoient rien refuſer à leur chere Adelaïde: ils conſentirent d'abord à ce qu'elle ſouhaitoit, bien déterminés cependant à ne pas attendre le retour du Marquis d'Anglure, pour ſuivre leur projet.

Si

Si Angélique pour ſe corriger de ſes défauts, n'eût pas eu beſoin d'une éducation forcée & ſuivie; ſi les conſeils de la douceur, & les exemples ſeuls avoient pu prendre ſur elle aſſez d'autorité, on ne pouvoit aſſurément la mettre à une meilleure école; mais il lui manquoit ſurtout d'avoir aſſez de confiance en ſa Maîtreſſe, & ſon cœur démentoit intérieurement l'aveu qu'elle donnoit de bouche aux ſages remontrances que Mademoiſelle de Saint-Eugéne aſſaiſonnoit toujours de ſes careſſes. Angélique au lieu de prendre de l'émulation pour les perfections & les vertus d'Adelaïde, ſe contentoit d'être jalouſe de ſa beauté, & envieuſe de tout ce qui lui paroiſſoit en relever l'éclat; elle ne feignoit point de mettre ſa correction à prix, & demandoit hardiment le ſalaire des plus utiles complaiſances, qu'elle ſe contraignoit d'avoir pour les leçons & les avis de ſa maî-

maîtreſſe. Mademoiſelle de Saint-Eugéne avoit trop d'envie de réuſſir, pour ſavoir retenir les effets de ſa généroſité naturelle : elle ne croyoit pas pouvoir acheter trop cher l'heureux changement qu'elle ſe flattoit d'opérer dans l'ame groſſiére & ruſtique de ſon éléve. Cette épreuve ne fut pas pourtant tout-à-fait infructueuſe : Angélique commençoit à parler plus correctement ; ſes mœurs & ſes maniéres s'étoient un peu adoucies, elle ne ſe plaiſoit plus tant avec les valets ; il eſt vrai que c'étoit encore moins nobleſſe de ſentiment qu'orgueil inſpiré par les diſtinctions que lui accordoit Adelaïde.

Il y avoit quelque tems que les choſes étoient en cet état, lorſque le Comte de Saint-Eugéne reçut une lettre du Maréchal d'Humiéres, par laquelle ce Général, en lui apprenant la nouvelle de la levée du ſiége de Maeſtricht, lui faiſoit

part en même tems de la belle action & de la bleſſure du Baron de Cromſtad, dont nous avons parlé ci-deſſus. Si les éloges que Mr. d'Humiéres donnoit à Cromſtad, ſatisfirent le Comte, & augmenterent l'eſtime qu'il faiſoit de ſon malheureux fils, il n'en fut pas moins douloureuſement touché d'apprendre qu'il eut été bleſſé, & qu'on craignoit que les ſuites de ſa bleſſure ne le rendiſſent eſtropié pour toute ſa vie. Il écrivit ſur le champ au Maréchal, pour lui rendre grace des ſoins qu'il avoit pris du Baron de Cromſtad, & de l'occaſion qu'il lui avoit fournie de ſe ſignaler; mais il le pria inſtamment de le faire partir pour Paris en littiére, avec un Chirurgien, ſi ſa bleſſure le permettoit, ou du moins auſſi-tôt qu'elle pourroit le permettre. Il écrivit la même choſe à ſon cher Cromſtad, & le pria, plutôt qu'il ne lui ordonna, de ſuivre auſſi promp-

te-

lement qu'il lui ſeroit poſſible, les ordres qu'il recevoit de ſon Général ; il lui fit tenir par la même voie tous les ſecours d'argent qui pouvoient lui être néceſſaires.

Le Maréchal, au reçu de la lettre du Comte de Saint-Eugéne, vint viſiter le Baron. Celui-ci n'avoit pas encore reçu celle que le Comte lui avoit écrite. Aux premiéres queſtions du Maréchal d'Humiéres, Cromſtad ſe hâta de dire qu'il eſpéroit être bien-tôt en état d'aller prendre ſa revanche. Le Maréchal interrogea les Chirurgiens, qui l'aſſurerent que ſa plaie alloit bien ; que le bleſſé pourroit, à la vérité, ſoutenir le tranſport ; mais que de long-tems il ne ſeroit en état de monter à cheval. " C'eſt aſſez, dit le „ Maréchal, je ne lui en demande pas da„ vantage. On apporta dans ce moment à Cromſtad la lettre du Comte de Saint-Eugéne. Il la lut avec douleur ; il n'avoit pas voulu l'inſtruire de ſa bleſſure, il fut

fâché de l'en ſavoir informé ; mais il le fut plus encore, quand il apprit du Maréchal que l'ordre auquel il lui étoit enjoint de ſe ſoumettre, étoit celui de quitter l'armée pour retourner à Paris.

Quoique le courage du Baron de Cromſtad pût oppoſer à cet ordre, il fut pourtant obligé de s'y conformer, & le Maréchal s'étant donné lui-même tous les ſoins néceſſaires pour la ſûreté & commodité du voyage, il le fit partir dans les premiers jours de Septembre, après en avoir donné avis à ſon ami le Comte de Saint-Eugéne.

Le Comte n'eut pas plutôt reçût cette nouvelle, qu'il ne jugea plus à propos de différer d'éloigner Angélique de ſa maiſon. La Comteſſe la conduiſit elle-même dans un Couvent d'Urſulines, ſans égard ni pour ſes larmes ni pour les regrets d'Adelaïde, qui commençoit, diſoit-elle, à gouter le fruit de ſes ſoins.

La

La Comteſſe eut en même-tems la bonté de faire dire à la Joclet pas ſon Curé, ce qu'elle faiſoit pour ſa fille, dans la vue de la rendre encore plus digne du bien qu'elle & le Comte ſon mari étoient réſolus de lui faire, en l'établiſſant convenablement.

On ne fit faire à Cromſtad que de très-petites journées dans la crainte d'irriter ſa plaie. Il fut près de douze jours en chemin avant d'arriver à Paris. S'il n'eut pas autant à ſe louer du doux accueil de la Comteſſe qu'il l'eût ſouhaité, il en fut bien dédommagé par celui qu'il reçut du Comte, & beaucoup plus qu'il ne l'eſpéroit par le tendre intérêt que l'aimable Adelaïde ne feignit point de prendre à ſon retour & à ſa ſituation.

On le mit ſur le champ entre les mains des plus grands Chirurgiens de la Cour & de la Ville, & bientôt on eut eſpérance, que s'il boittoit pendant quelques

mois, il ne boitteroit pas toujours. Disons, pour n'avoir point à le redire, qu'on lui tint exactement parole.

Pendant le tems de ſes panſemens, qui furent aſſez longs, il étoit viſité par le Comte de Saint-Eugéne, par la Comteſſe, qui y conduiſoit rarement ſa fille, & celle-ci alors y étoit plus contrainte : au contraire, l'orſqu'elle obtenoit d'accompagner ſon pere chez Cromſtad, elle avoit avec lui un air plus libre, & des façons plus careſſantes ; mais plus elle lui marquoit alors de tendreſſe, plus Cromſtad lui paroiſſoit triſte & embarraſſé. Enfin, un jour qu'elle ſortoit avec ſon pere de la chambre de Cromſtad, elle ne fut pas maîtreſſe des mouvemens de ſon cœur pour celui qu'elle reconnoiſſoit pour ſon frere, & dit au Comte en l'embraſſant :

„ Ah ! mon cher pere, j'ai une grace à „ vous demander, ne me la refuſez pas.

„ Parle,

„ Parle, ma chere fille, lui dit le „ Comte, & ſois ſûre de l'obtenir.

„ S'il eſt ainſi, continua Adelaïde, „ permettez-moi, mon très cher pere, „ ou de ne plus vous accompagner chez „ ce pauvre Cromſtad, ou de vous de- „ mander en grace de le délivrer du „ ſupplice que lui cauſe mon amitié, en „ lui apprenant qu'il eſt mon frere.

„ Y penſez-vous, Adelaïde, reprit vi- „ vement le Comte? Songez-vous bien „ à ce que vous me demandez?

„ Oui, mon cher pere, interrompit „ à ſon tour Adelaïde, oui, Cromſtad „ mérite toute votre confiance, il ſera „ auſſi diſcret que moi, il n'en abuſera „ point; enfin, vous le dirai-je, il oſera „ en votre préſence, me donner des „ marques de la ſienne; vous jouirez „ vous-même d'un ſpectacle ſi tendre: „ pourquoi en priver votre amour pour „ nous? En un mot, ſa triſteſſe ne nous

„ allarmera plus, la tranquillité de ſon
„ ame avancera, ſans doute, ſa guéri-
„ ſon, & la contrainte dans laquelle il
„ eſt obligé de vivre, lui cauſera, peut-
„ être la mort.

„ Qu'exigez-vous de moi, ma chere
„ Adelaïde; & quels motifs vous em-
„ ployez pour me ſéduire, &, peut-
„ être, pour vous tromper vous-mê-
„ me? Ah! continua le Comte, le cœur
„ des hommes ne vous eſt pas connu;
„ Cromſtad eſt vertueux ſans doute;
„ mais il vous aime & vous adore; c'eſt
„ ſans eſpérance, il eſt vrai, mais c'eſt
„ auſſi ſans crime. Voulez-vous qu'il
„ ſoit éclairé ſur le ſien?

„ Non, mon pere, reprit Adelaïde,
„ le cœur de mon frere eſt auſſi pur que
„ le mien. Vous avouez qu'il m'aime
„ ſans eſpérance; mais ce ſentiment mê-
„ me, dont il n'attend point de retour,
„ ne le regarde-t-il pas comme un cri-

„ me

„ me qu'il eſt forcé de commettre con-
„ tre votre amitié, contre vos bienfaits,
„ & contre ſa propre reconnoiſſance?
„ C'eſt là, mon pere, ce qui fait ſon
„ tourment: rendez ſon amitié pour
„ moi légitime; il ceſſera d'être coupa-
„ ble à ſes propres yeux; il ne perdra
„ rien en perdant une eſpérance qu'il
„ n'a jamais conçue, & vous garantirez
„ tout à la fois ſes vertus & ſa vie du
„ danger auquel elles ſont expoſées.

„ Embraſſez-moi, ma fille, dit le Com-
„ te en verſant ſur elle de tendres lar-
„ mes. Juſte Ciel! que de vertus! que
„ de raiſon! Viens, ſuis-moi; rentrons
„ chez ton frere, nous le trouverons
„ encore ſeul.

„ Ah! mon cher pere, mon cher pe-
„ re, dit Adelaïde en le ſuivant, que
„ je vous aime!

C'eſt ainſi qu'il rentrerent chez Cromſtad, qui, en effet, étoit reſté ſeul

depuis que le Comte & ſa fille étoient ſortis de chez lui. Il fut frappé d'étonnement de les voir rentrer ſi ſubitement dans ſa chambre ; & les yeux du Comte encore humides, l'allarmerent au point qu'il penſa s'évanouir à ſon approche, & ne fit qu'un cri d'étonnement & de frayeur.

„ Cromſtad, mon cher Cromſtad, „ lui dit le Comte, que mes larmes ne „ t'effraient point ; elles partent d'un „ ſentiment bien tendre. Ma chere Ade„ laïde, continua-t'il en s'adreſſant à el„ le, allez, ma chere fille, allez embraſ„ ſer votre frere.

„ Elle, ma ſœur !... Ah ! mon fre„ re.... Ah ! Monſieur, dois-je dire „ mon pere ?.... Ah ! mon fils, mon „ cher fils ". Ces mots ſe confondirent enſemble entre le pere & ſes enfans ; leur ſaiſiſſement fut égal & ſi fort, qu'ils ne

ne purent long-tems s'exprimer que par leurs careſſes & par leurs larmes.

Le Comte fut le premier qui reprit ſes ſens. " Mon fils, dit-il, il faut vous „ avouer mon crime, mais en même „ tems mon innocence à votre égard. Il lui raconta alors ſon voyage en Angleterre ſous le nom du Baron de Cromſtad, ſon amour pour Miſſ Naugton; il adoucit autant qu'il fut en lui, l'idée deſavantageuſe de la foibleſſe qu'avoit eu pour lui cette jeune perſonne; il lui jura même qu'en la quittant ſans pouvoir lui révéler ſon ſecret, il avoit ignoré l'état auquel il la laiſſoit; que la néceſſité ſeule de ce même ſecret l'avoit pu détourner de lui donner de ſes nouvelles; & que, par conſéquent, n'ayant jamais reçu des ſiennes, il n'avoit eu connoiſſance des ſuites de ſa paſſion pour Miſſ Naugton, que lorſque ſon Banquier le lui avoit préſenté à C..., en le lui nommant, &

en

en lui faiſant en même-tèms ſa propre hiſtoire, & celle des foibleſſes d'une perſonne qui lui avoit été chere, ſi digne d'ailleurs d'un meilleur ſort, de tout le reſpect & de toute la tendreſſe de ſon fils.

„ Ah! Monſieur, s'écria Cromſtad, „ je ne rougirai jamais d'une foibleſſe „ qui m'a donné un pere ſi vertueux & „ ſi tendre, & qui me procure l'hon- „ neur de pouvoir appeller Mademoi- „ ſelle de Saint-Eugéne, ma ſœur. He- „ las! aurois-je jamais pu former quel- „ que déſir dont la pureté de mes ſen- „ timens eût été plus flattée? Non, „ Monſieur, non, mon pere, ce n'eſt „ point un eſpoir téméraire que vous „ venez d'enlever à mon cœur, c'eſt „ plutôt un poids énorme & inſoutena- „ ble dont il étoit accablé, & ſous le- „ quel il auroit ſuccombé ſans doute. „ Ah! Mademoiſelle, me le permettez- „ vous? Et puis-je dire, ma ſœur, dit-il

„ en

„ en s'adreſſant à la tendre Adelaïde, „ mon reſpect ne vous eût jamais offen- „ ſée, ne le ſerez-vous point de ma ten- „ dreſſe ?

„ Non, mon frere, non, mon cher „ frere, lui répondit Adelaïde en l'em- braſſant avec un torrent de délicieuſes larmes.

Ce ſeroit abuſer de la ſenſibilité des lecteurs, que de leur faire ſuivre plus long-tems l'attendriſſement de ces trois perſonnes, & il eſt bon d'en reſerver une partie pour les événemens que nous avons encore à leur raconter.

Après avoir enfin épuiſé tout ce que l'amour paternel & la tendreſſe filiale & fraternelle peuvent jamais produire de plus touchant, le Comte de Saint-Eugéne prit enfin ſur lui de ſe remettre, & parla ainſi :

„ Mes chers enfans, enfin votre mu- „ tuelle amitié, vos déſirs, & plus en-

„ core

„ core vos vertus m'ont arraché un ſe-
„ cret, que j'aurois en vain cherché l'oc-
„ caſion de vous révéler dans un mo-
„ ment plus intereſſant. Je ne dois plus
„ gémir de mes égaremens, & je ſens
„ que je ne puis jamais me repentir de
„ vous les avoir découverts en répan-
„ dant ce dangereux ſecret dans des
„ cœurs tels que les vôtres: mon exem-
„ ple, loin de les ſéduire, ne ſera regardé
„ de vous que comme une ſalutaire le-
„ çon contre les ſuites, ſi communément
„ funeſtes, d'une paſſion qu'un de ces
„ coups bien rares de la fortune fait au-
„ jourd'hui tourner à ma gloire & à no-
„ tre commune ſatisfaction. Mais en-
„ fin, mes chers enfans, & vous ſur-
„ tout, ma chere Adelaïde, il me reſte à
„ faire cet humiliant aveu à votre mere:
„ je ne dois pas lui faire plus long-tems
„ miſtére d'un ſecret que je vous ai ré-
„ vélé. Sa tendreſſe pour moi, mon reſ-
„ pect,

„ pect, & l'amour que je lui porte, en
„ ſeroient également offenſés. La ten-
„ dreſſe de mon cher fils pour vous n'a
„ que trop allarmé ſa délicateſſe; il eſt
„ tems de lui faire reſpecter à elle-mê-
„ me la ſource d'une amitié réciproque,
„ à laquelle vous vous étiez trompés
„ vous-mêmes, & ſur les effets de la-
„ quelle vous auriez déſormais trop de
„ peine à vous contraindre. Embraſ-
„ ſez encore votre pere, mes chers en-
„ fans, aimez-vous toujours, & que ce
„ que vous venez d'apprendre, ne nuiſe
„ jamais aux ſentimens que vous me de-
„ vez l'un & l'autre.

De nouvelles proteſtations d'amour & de reſpect terminerent un entretien ſi tendre. Adelaïde paſſa dans ſon appartement, & le Comte entra dans celui de ſa femme. " Qu'avez-vous fait d'Ade-
„ laïde, Monſieur, lui dit la Comteſſe aſſez ſérieuſement? " Il y a déja quel-
„ que

„ que tems que j'ai envoyé l'avertir de
„ venir près de moi, & l'on m'a rap-
„ porté qu'elle étoit enfermée avec vous
„ chez le Baron de Cromſtad: je n'ai
„ point voulu vous troubler, & il faut,
„ ſans doute, que vous ayez eu de bon-
„ nes raiſons pour leur procurer une ſi
„ longue entrevue.

„ Aſſurément, Madame, dit le Com-
„ te, renvoyez ces femmes, & je vais
„ vous les apprendre.

Auſſi-tôt les femmes de la Comteſſe ſe retirerent; & dès que Mr. de Saint-Eugéne ſe vit ſeul avec ſa femme, il ſe jetta à ſes genoux, il ſaiſit une de ſes mains qu'il arroſa bientôt de ſes larmes.

„ Graces, dit-il, graces, ma chere fem-
„ me, vous voyez à vos pieds un crimi-
„ nel couvert de honte.

„ Ciel! quel malheur allez-vous donc
„ m'apprendre, s'écria-t-elle?

„ Ecoutez, dit-il, & ne craignez rien

de funeſte." Alors s'étant relevé, il raconta à la Comteſſe toutes les circonſtances de ſon voyage d'Angleterre, & la néceſſité où il avoit été d'y changer de nom; il ne s'épargna point lui-même ſur la ſéduction de Miſſ Naugton; il ne diſſimula rien des erreurs de ſa jeuneſſe en cette occaſion; enfin, il avoua à ſa femme que Cromſtad étoit ſon fils; que c'étoit la connoiſſance qu'il en avoit eu à C... lors de ſon ambaſſade, qui l'avoit déterminé à ſe l'attacher; que ce ſecret, qu'il avoit juſqu'alors caché à tout le monde, venoit de lui être arraché par ſes enfans; qu'il n'avoit pu d'abord le refuſer aux inſtances de ſa fille, & qu'enfin la vertu d'Adelaïde, & celle de Cromſtad n'étoient devenues que plus courageuſes & plus ſolides, depuis que la connoiſſance de leur ſort les mettoient en droit de s'aimer réciproquement.

Le Comte avoit entremêlé ſa narra-

tion de traits ſi touchans, & d'une ſi vive peinture des ſentimens de tendreſſe dont il avoit été pénétré, que la Comteſſe le fut elle-même. " Ah ! dit-elle à „ ſon mari en l'embraſſant, ah ! mon „ cher Comte, c'en eſt trop, allons, me„ nez-moi ſur le champ chez le Baron „ de Cromſtad, je ne puis différer d'un „ moment d'aller l'embraſſer moi-même, „ & le reconnoître pour mon fils.

On ſent aſſez, ſans que nous le diſions, tout ce que le Comte ſentit lui-même de redoublement de reſpect, de tendreſſe & de reconnoiſſance pour ſa femme. Il tomba de nouveau à ſes genoux dans l'admiration d'un ſi généreux tranſport ; ils paſſerent enſemble à l'appartement de Cromſtad. La Comteſſe fit en un inſtant, ſuccéder à la honte qu'il eut d'abord de paroître devant elle, la ſachant inſtruite du malheur de ſa naiſſance ; elle fit, dis-je, ſuccéder à cette mau-

mauvaiſe honte, une joie bien pure que les doux noms de fils, de cher fils ne pouvoient manquer de répandre dans un cœur tel que celui de Cromſtad, en le pénétrant en même tems de la plus profonde reconnoiſſance. Ce moment fut encore une de ces ſcénes attendriſſantes auxquelles les Acteurs eux-mêmes ne peuvent refuſer leurs larmes; & elle n'auroit pas fini ſitôt, ſi le Comte & la Comteſſe n'avoient craint que des ſecouſſes de ſentiment ſi vives & ſi réitérées ne vinſſent enfin à intereſſer la ſanté de Cromſtad.

La Comteſſe ſortit, attendrie juſqu'aux larmes. Cromſtad dit encore en tremblant au Comte qui la ſuivoit: " Je „ ne connois plus, Monſieur, qu'un ſeul „ malheur pour moi dans le monde: je „ ſuis en état d'écrire, ne pourrai-je pas „ obtenir de vous la permiſſion de faire

„ part à ma mere de tout le bonheur que
„ le Ciel vient de m'accorder ?

„ Vous le pouvez, mon fils, lui ré-
„ pondit le Comte ; mais il convient que
„ je la prévienne moi-même de celui
„ dont j'ai tant de grace à lui rendre :
„ rapportez-vous-en à ma tendreſſe, &
„ ne ſongez plus qu'à vous tranquiliſer.

Le Comte ſortit ; Cromſtad ne paſſa pas cette nuit fort tranquilement, ſa plaie même ſe ſentit un peu le lendemain de l'agitation de ſon ſang ; mais il s'y étoit en même-tems répandu un baume qui ne tarda pas à réparer ce petit déſordre, & ſa plaie s'étant entiérement refermée au bout de quelques ſemaines, ſa guériſon dut être autant attribuée à la paix de ſon ame, qu'à la bonté & à la force de ſon temperament.

Le Comte de Saint-Eugéne écrivit à Miſſ Naugton, comme il l'avoit promis à ſon fils ; celui-ci ne tarda pas lui-même

à

à lui écrire: mais avant de parler de l'effet de ces lettres, il faut rendre compte de tout ce qui ſe paſſa dans la maiſon de Mr. de Saint-Eugéne juſqu'à l'arrivée des réponſes de Miſſ Naugton.

Les Domeſtiques ſont faits pour juger de tout ce qui ſe paſſe chez leurs Maîtres ſelon leurs propres idées, & plus encore pour être indiſcrets. Dès qu'ils s'apperçurent que la Comteſſe voyoit plus ſouvent Cromſtand, qu'elle lui témoignoit plus d'amitié, & que ſouvent Mademoiſelle de Saint-Eugéne avoit la liberté de s'entretenir & de reſter ſeule avec lui, ils ſe mirent en tête qu'elle étoit deſtinée à l'épouſer, & les gens du Marquis d'Anglure qui revint peu de tems après à Paris, en furent bientôt informés: ce fut une des premiéres choſes qu'il apprit à ſon arrivée; & ce Valet de chambre qu'il avoit envoyé donner avis au Comte de ſon re-

tour, lui apprit cette nouvelle avant qu'il eût encore été visiter Mr. & Madame de Saint-Eugéne. Il se croyoit donc bien instruit, lorsqu'il vit la prémiére fois le Comte & la Comtesse; il leur parla fort peu de leur fille, & ne demanda même point à la voir. Mais il voulut embrasser le Baron de Cromstad, & comme il marchoit encore très-difficilement, le Marquis alla le chercher dans son appartement: le hazard fit qu'il y trouva Mademoiselle de Saint-Eugéne avec une de ses femmes. Mr. d'Anglure avoit suivi de si près celui qui l'avoit annoncé, qu'Adelaïde n'eut pas le tems de se retirer; elle fut surprise, & ne put s'empêcher de rougir.

„ Je ne sais, dit-elle au Marquis, si je „ ne devrois pas être honteuse de me „ trouver ici; mais, Monsieur, l'état de „ Mr. le Baron de Cromstad qui est en„ core obligé de garder sa chambre, doit

„ jus-

„ juſtifier une démarche que mes parens „ autoriſent, & que je n'ai fait que pour „ lui ſauver quelques momens d'ennui.

„ Je ne ſais point, Mademoiſelle, dit „ le Marquis, me ſcandaliſer mal-à-pro- „ pos d'une démarche très-innocente; „ mon vainqueur doit avoir des droits „ ſur vos bontés; & je n'ai garde de les „ lui diſputer.

„ Je vais, lui répondit aſſez fiérement „ Adelaïde en ſortant, je vais laiſſer Mr. „ le Baron recevoir en liberté la preuve „ que vous lui donnez aujourd'hui des „ vôtres... & elle ſortit ſans attendre la réponſe du Marquis. Dès qu'il ſe vit ſeul avec Cromſtad:

„ Qu'eſt-ce ceci, dit-il, mon cher Ba- „ ron, la belle Adelaïde ſort un peu fâ- „ chée contre moi, ce me ſemble? le ſe- „ roit-elle en effet de voir que je ſuis „ inſtruit de votre bonne fortune, car „ on m'a aſſuré que vous l'épouſiez?

„ Juſte Ciel! s'écria Cromſtad; que „ j'épouſois, moi, Mademoiſelle de Saint-„ Eugéne!... Ah! Monſieur le Mar-„ quis, eh, bon Dieu! qui donc a pu „ vous débiter un pareil conte? Ah! „ quand il ſeroit vrai que je fuſſe aſſez „ téméraire pour oſer élever mes yeux „ juſqu'à Mademoiſelle de Saint-Eugé-„ ne, le Comte & la Comteſſe n'au-„ roient pas beſoin de s'oppoſer à la fo-„ lie de mes prétentions; le cœur de „ Mademoiſelle leur fille eſt trop noble „ & trop haut pour s'abaiſſer juſqu'à „ moi: vous ne me connoiſſez pas, Mr. „ le Marquis, & vous me rendez bien „ peu de juſtice.

„ Ma foi, dit le Marquis, c'eſt le bruit „ du monde, & à vous dire vrai, mon „ cher Baron, j'aurois pris mon mal „ en patience: il en ſera ce qui pourra, „ je n'ai beſoin ſur cet article d'aucune „ explication.

„ Mr.

„ Mr. le Marquis, lui dit le Baron, „ vous connoiſſez ma franchiſe, & le „ cas que je fais de l'honneur; ſi je puis „ quelque choſe ici, vous épouſerez Ma- „ demoiſelle de Saint-Eugéne, & vous „ poſſéderez en elle un tréſor de graces, „ d'eſprit & de vertus.

„ C'eſt ce qu'il faudra voir, répondit „ le Marquis; mais briſons ſur cet arti- „ cle, & parlons de votre ſanté. La con- verſation continua encore quelque tems, & ils ſe quitterent. Le Marquis n'étoit pas trop perſuadé; auſſi avoit-il trouvé le ſecret, en demandant des nouvelles d'Angélique, de découvrir le Couvent dans lequel elle étoit. Il étoit ſi con- vaincu qu'elle étoit bien informée des bruits qui lui étoient revenus, & croyoit ſi fermement qu'elle n'avoit été miſe au Couvent qu'à cette occaſion, qu'il ſe flatta qu'elle le feroit pénétrer plus avant dans un miſtére que les diſcours de Cromſtad

ne lui rendoient que plus obscur. Il se fit donc conduire sur le champ au Monastére des Ursulines, où il devoit trouver, & où il vit, en effet, Angélique. Elle commença à lui faire d'aigres reproches sur ce qu'il n'avoit point répondu à sa lettre; mais dans ces reproches même le Marquis fut étonné du changement qui s'étoit fait dans son langage, dans sa contenance, dans ses façons; je dirois presque dans sa figure. Après l'avoir trouvée de son goût dans son état encore rustique & inculte, il ne résista point au plaisir de la voir sur les voies qui conduisent aux graces.

Il l'assura que sa lettre ne lui étoit point parvenue; puis s'empressant de lui demander des nouvelles des bruits qui couroient sur le compte d'Adelaide, Angélique ne balança point à confirmer ses soupçons; & ce qui acheva de le persuader qu'on le trompoit, ce fut d'apprен-

prendre qu'Adelaïde, quelques efforts qu'elle eût ſemblé faire pour retenir Angélique auprès d'elle, avoit, par jalouſie, obligé la Comteſſe à l'enfermer dans un Couvent, avant le retour du Baron de Cromſtad... Le Marquis paya cette prétendue confidence par de tendres remercimens & par des douceurs qu'Angélique commençoit à recevoir avec plus de retenue. Sa modeſtie, à laquelle le Marquis n'étoit pas trop accoutumé, le piqua encore, & il ſortit du Couvent, ſinon bien épris, du moins occupé d'Angélique. Il l'avoit d'abord regardée comme une conquête facile, & pour laquelle il ne ſe ſeroit, peut être pas donné beaucoup de ſoins; il commença à penſer qu'elle méritoit qu'un galant homme cherchât à lui plaire. Comme elle avoit une belle voix, il eut des idées de la placer en lieu, & de la mettre en état de fai-

faire briller ſes talens & de s'en aquerir ainſi le patronnage.

Une autre deſtinée attendoit Angélique, & par un bonheur qu'on n'avoit pas encore trop lieu d'eſpérer, elle en devenoit de jour en jour, plus digne. Nous avons vu ci-devant que la Comteſſe, après avoir pris le parti de mettre Angélique dans le Couvent, avoit écrit au Curé de la Paroiſſe qu'habitoit la bonne Madame Joclet, nourriſſe de ſa fille, pour le prier de l'inſtruire de ce qu'elle faiſoit & prétendoit faire pour ſa fille; la Comteſſe en avoit reçu de très-humbles actions de graces dans la réponſe que lui avoit faite le Curé: nous avons vu auſſi que le Comte de Saint-Eugéne avoit écrit à Miſſ Naugton; il lui avoit appris qu'il avoit enfin reconnu Cromſtad pour ſon fils, & celui-ci avoit de même écrit à ſa mere, & s'étoit infiniment loué des bontés & des généroſités du

du Comte ſon pere ; ils en avoient reçu des réponſes telles qu'ils les pouvoient déſirer ; & Miſſ Naugton après avoir remercié tendrement le Comte du ſort qu'il préparoit à ſon fils, l'aſſuroit qu'étant reſtée unique héritiére de ſon pere, elle alloit travailler à mettre ſon cher fils en état de faire honneur aux bontés dont le Comte ſon pere l'honoroit. Telle étoit la ſituation des choſes après plus de ſix mois depuis le retour du Marquis d'Anglure : il voyoit toujours le Comte & la Comteſſe de Saint-Eugéne, il s'étoit raccommodé avec Adelaïde, & continuoit à lui dire politiquement des choſes agréables ; mais les viſites n'étoient plus ſi fréquentes, & il ne les rendoit que parce qu'au fond il ne pouvoit abandonner tout-à-fait le projet de rétablir les affaires de ſa maiſon pas ſon alliance avec le Comte de Saint-Eugéne. Enfin, le tems arriva où le Comte & la Comteſſe com-

commencerent à penſer ſérieuſement à marier leur fille. La Comteſſe avoit, de ſon côté, communiqué à ſon mari le projet qu'elle avoit fait d'unir Cromſtad avec Angélique, en compenſant l'obſcurité de la naiſſance de cette fille par des bienfaits qui puſſent faire une heureuſe deſtinée au jeune Cromſtad ; elle l'en avoit informé lui-même, & Cromſtad n'y avoit conſenti que parce que ſa chere ſœur Adelaïde l'avoit exigé de lui. Il eſt vrai qu'on n'en avoit point encore fait part à Angélique, & qu'on s'étoit déterminé à ne l'informer de ce projet, que lorſqu'on la tireroit du Couvent pour l'accomplir.

La réſolution du Comte de Saint-Eugéne de terminer enfin le mariage de ſa fille avec le Marquis d'Anglure, rencontra plus de difficultés. Quoiqu'Adelaïde marquât toute la déférence qu'elle devoit aux volontés de ſon pere, ce fut

avec

avec une douleur amére, mais ſecrette, qu'elle apprit qu'elle étoit à la veille de ſe voir unie à un homme pour lequel elle ne ſentoit aucun de ces ſentimens, qui, ſans amour, peuvent quelquefois conduire deux époux à une union aſſez douce, & reſſemblante à celle de l'amitié. Le Marquis avoit, ſans doute, des qualités dignes de ſon eſtime; mais elle déteſtoit cette vanité ſecrette, & un fonds de jalouſie de ſang froid, que tout l'art du Marquis d'Anglure n'avoit pu parvenir à lui cacher. Ce n'étoit que dans le ſein de ſon cher frere qu'elle oſoit répandre ſes allarmes. Cromſtad qui eſtimoit véritablement le Marquis, & qui trouvoit ſa jalouſie très-excuſable, employa tous ſes efforts pour ramener l'eſprit & le cœur de ſa chere Adelaïde; la tendre amitié qu'elle avoit pour lui, lui donnoit encore des armes contre elle.

„ Enfin, lui dit-il un jour, ma chere

„ ſœur,

„ ſœur, vous avez exigé de moi un ſa-
„ crifice qui ne doit me pas couter moins
„ que celui qu'on exige de vous ; n'ayez
„ aucun égard à votre amitié pour moi ;
„ mais penſez que vous allez attriſter
„ l'ame d'un pere bien tendre, & acca-
„ bler de la plus vive douleur une mere
„ qui vous aime. Ah ! ma chere ſœur,
„ le Marquis vous aimera, vous adore-
„ ra ; pourroit-il avoir d'autres ſenti-
„ mens pour vous ? Non, il ne penſera
„ qu'à vous rendre heureuſe, & vous lui
„ accorderez enfin une tendreſſe qu'il
„ s'étudiera à mériter, & qu'il achetera
„ tous les jours de ſa vie, par ſes com-
„ plaiſances & par des ſoins qu'on ne
„ peut manquer d'avoir pour vous.

„ Ah ! mon frere, répondit Adelaïde,
„ que le Marquis n'a-t-il votre ame &
„ votre cœur ! Aſſurément, ce n'eſt
„ point de l'amour que j'ai pour vous ;
„ mais avec quelle ſatisfaction je m'uni-

„ rois

» vois à Mr. d'Anglure, ſi j'avois pour
» lui les ſentimens que vous m'inſpirez!
» Mais enfin, vous m'avez fait un ſacri-
» fice, & je conſens de vous en faire un
» à mour tour; vous pouvez vous en faire
» honneur auprès de notre cher & ten-
» dre pere: allez le raſſurer ſur les crain-
» tes qu'a pu lui cauſer ma triſteſſe; je
» ſuis prête à me conformer en tout à
» ſes ordres, & je ne vais plus penſer
» qu'aux moyens de rendre heureux l'é-
» poux qu'il me deſtine.

Cromſtad n'eut pas plutôt porté ces heureuſes nouvelles au Comte & à la Comteſſe de Saint-Eugéne, qu'on travailla, ſans perdre de tems, à conclurre une affaire que les familles du Comte de Saint-Eugéne & du Marquis d'Anglure avoient également à cœur: on ſigna les articles, on fit part du mariage, on s'aſſembla pour la ſignature du contrat, les habits furent achetés, les préſens faits.

Angélique fut tirée du Couvent : on auroit eu peine à la reconnoître, tant elle étoit changée en bien, du moins à l'extérieur. Quelque idée qu'elle ſe fût faite ſur le compte du Marquis, elle n'en apprit pas avec moins de joie, qu'elle étoit deſtinée au Baron de Cromſtad : ſes premiers ſentimens avoient été pour lui ; ils reprirent une partie de leur force ; & enfin le Comte de Saint-Eugéne, qui avoit eu ſoin de ſe munir du conſentement de Miſſ Naugton, & de tous ſes pouvoirs pour diſpoſer de leur fils, voulut que ces deux mariages ſe fiſſent le même jour. On avoit donc envoyé aux Curés des Paroiſſes l'ordre de publier les Bans de mariage entre le Marquis d'Anglure & Mademoiſelle Adelaide de Saint-Eugéne, & entre le Baron de Cromſtad & la fille de Marie-Anne Joclet, lorſqu'on apprit que cette pauvre femme, ſur le conſentement de laquelle on ne pouvoit être

en

en doute, avoit été à l'extrêmité, & que malgré la foibleſſe où elle étoit encore, elle arriveroit au premier jour à Paris. Son Curé, qui avoit donné cette nouvelle, lorſqu'il fut averti de publier dans ſa Paroiſſe les Bans d'Angélique, marquoit ſimplement qu'il ne s'étoit point aquitté de cette commiſſion pour les raiſons qu'il expoſeroit au Comte, en conduiſant lui-même la Dame Joclet à ſon Hôtel.

Tout le monde fut étonné de l'oppoſition qu'il paroiſſoit que cette femme apportoit au mariage de ſa fille : on penſa qu'étant reſtée fort infirme, elle vouloit rappeller Angélique auprès d'elle par le beſoin qu'elle pouvoit avoir de ſon ſecours. Angélique en fut extrêmement allarmée ; & comme le Comte de Saint-Eugène n'avoit point ce mariage trop à cœur pour ſon fils, auquel même il comptoit bien trouver un parti plus

ſortable, il fut d'abord d'avis que ce petit obſtacle ne devoit point apporter de retardement à l'union de ſa fille avec le Marquis d'Anglure; mais Adelaïde vivement ſollicitée par Angélique, qui craignoit, avec raiſon, que le mariage d'Adelaïde étant fait une fois, on eût peu d'empreſſement à faire le ſien; Adelaïde, dis-je, obtint de ſon pere, qu'on différât la cérémonie de ſon mariage juſqu'à l'arrivée de ſa nourriſſe, qui ne devoit pas tarder à ſe rendre à Paris.

Elle arriva, en effet, le troiſieme jour au matin avec ſon Curé. Dès qu'Adelaïde fut ſon arrivée, elle fut la premiere à voler à ſa rencontre; elle la reçut dans ſes bras, & l'embraſſa avec la tendreſſe qu'elle avoit toujours eue pour elle. La bonne Joclet fut en un inſtant, inondée de ſes propres larmes, & demanda, avec inſtance, à être conduite à l'appartement de Mr. le Comte de Saint-Eugéne. Elle

y

y fut introduite avec le Curé par Adelaïde elle-même; elle s'étoit fait un plaisir d'empêcher Angélique de paroître d'abord en présence de sa mere, voulant voir, disoit-elle, si elle la reconnoitroit, lorsqu'elle lui seroit présentée, & elle n'avoit pas eu beaucoup de peine à la retenir. Le Curé en entrant chez le Comte avec la Dame Joclet, pria Adelaïde de les laisser seuls avec Mr. le Comte de Saint-Eugéne.

Dès qu'Adelaïde se fut retirée, le Comte adressa le premier la parole à la nourrisse de sa fille, qui sembloit abimée de douleur, & incapable de proférer une seule parole.

„ Ma bonne Dame, lui dit-il, je suis „ charmé que Mr. votre Pasteur ait eu „ la bonté de venir ici avec vous; re- „ mettez-vous, & cessez de vous affli- „ ger: j'avois, à la vérité, résolu de ma- „ rier avantageusement votre fille; je

„ voulois même lui faire assez de bien pour
„ qu'elle fût en état de vous faire passer
„ une vieillesse douce & tranquille, &
„ j'avois toujours compté sur votre con-
„ sentement ; mais si vous avez quelqu'au-
„ tre idée, je ne chercherai point à vous
„ contraindre, & quoique vous résolviez,
„ quand vous serez mieux informée, je
„ ne changerai rien aux dispositions que
„ j'avois faites en faveur d'Angélique ;
„ elle mérite aujourd'hui plus que jamais,
„ les bien-faits que je suis résolu de ré-
„ pandre sur elle. Parlez maintenant,
„ & dites-moi, avec franchise, tout ce
„ que vous pensez.

La pauvre Joclet étoit plus morte que vive ; elle ne s'exprimoit & ne pouvoit s'exprimer que par des sanglots ; mais le Curé prit la parole pour elle, & fit au Comte le discours suivant :

„ Monseigneur, cette pauvre femme
„ n'est pas en état de vous rendre compte

„ du

„ du ſujet qui l'améne ; elle n'en auroit
„ pas même la force, quand elle joui-
„ roit de toute ſa ſanté. Il y a près
„ de deux mois, Monſeigneur, qu'elle
„ eſt tombée dangereuſement malade :
„ je lui propoſai dès lors de mettre or-
„ dre à ſa conſcience ; elle a différé long-
„ tems à me ſatisfaire ſur cet article : je
„ la voyois agitée d'une peine intérieu-
„ re, dont je cherchois en vain à lui ar-
„ racher le ſecret ; elle me diſoit ſouvent
„ qu'il n'y avoit plus de miſéricorde,
„ plus de Paradis pour elle. Ce diſcours
„ effrayant dans une femme de ſa ſor-
„ te, m'allarma ſans m'éclairer : je ſuis
„ enfin venu à bout depuis quelques
„ jours, de lui perſuader que quoi qu'el-
„ le eût à ſe reprocher, un ſincére re-
„ pentir, un vrai déſir de pénitence,
„ une volonté ferme de réparer le mal
„ qu'elle pouvoit avoir faît, pouvoient,
„ avec l'aveu de ſes fautes, lui rendre

„ tous ſes droits à l'héritage des enfans
„ de Dieu. L'eſpérance qu'elle en a con-
„ çue, l'a enfin déterminée à me faire un
„ aveu qui vous intereſſe, & qu'elle m'a
„ permis de vous révéler.

„ Helas! Monſieur, dit le Comte, de quoi peut-il être queſtion? Je lui par-
„ donne tout, & ſerois fâché que ſa
„ conſcience fût troublée pour quelque
„ tort qu'elle eût pu me faire.

„ Il eſt grand, Monſeigneur, reprit le Curé, & voici mot pour mot, ce
„ que cette malheureuſe femme m'a dé-
„ claré. J'ai, me dit-elle, été choiſie
„ pour nourrir Mademoiſelle de Saint-
„ Eugéne; j'avois une fille âgée ſeule-
„ ment de deux mois, lorſque je me
„ chargeai de cette nourriture: au lieu
„ de mettre ma fille en nourriſſe, com-
„ me je l'avois promis, j'ai continué de
„ l'allaiter avec l'enfant que j'avois reçu;
„ mais au bout de deux mois du envi-

„ ron,

„ ron, Adelaïde tomba malheureuſement „ de mes genoux dans le feu.

En cet endroit le Comte fit un cri de déſeſpoir, & ſe cachant le viſage de ſes mais: " Grand Dieu, s'écria-t-il, que „ vais-je apprendre! ... Le Curé continua ſans s'interrompre.

„ Il y avoit à peine quinze ou vingt „ jours que cet accident lui étoit arrivé, „ lorſque Madame la Marquiſe de Vil„ lemare vint pour voir votre enfant. „ Comme elle avoit prévenu la nourriſſe „ du jour de ſon arrivée, celle-ci n'oſa ja„ mais lui faire voir Mademoiſelle vo„ tre fille: elle lui préſenta la ſienne, „ ce qui lui fut d'autant plus facile, que „ logeant hors du Bourg, & ayant cou„ tume de vêtir ſa propre fille d'une par„ tie de ce qui ne devoit ſervir qu'à la „ vôtre, elle nous en impoſa de même „ à tous, & ne ceſſoit de ſe plaindre du „ malheur qui étoit arrivé à ſon propre

„ enfant, qui, ſans cela, comme elle le
„ diſoit ſouvent, auroit été une belle
„ fille. Vous jugez bien, Monſeigneur,
„ qu'il ne m'étoit pas permis d'abſoudre
„ cette femme ſans exiger d'elle la ré-
„ paration de ſon crime, & la liberté
„ de vous le révéler. Comme elle n'é-
„ toit plus alors dans le preſſant danger
„ où elle avoit été de perdre la vie,
„ j'ai exigé d'elle, avant toutes choſes,
„ qu'elle vînt avec moi auſſi tôt qu'elle
„ ſeroit en état d'être tranſportée, vous
„ faire cette confeſſion à vous-même, par-
„ ce que cette femme ne ſachant point
„ écrire, & ne voulant point divulger
„ ſon crime, je ne pouvois vous en pro-
„ duire d'autres témoins qu'elle-même.
„ Voilà, Monſeigneur, cette malheureu-
„ ſe anéantie à vos pieds; vous pourriez
„ faire ordonner ſon ſupplice: permet-
„ tez-moi, au nom de Dieu, d'implorer
„ pour elle votre miſéricorde & celle du
„ Seigneur.

Le

Le Curé s'étoit tu, que le Comte ne pouvoit encore ſortir de ſon accablement ni proférer un mot ; des ſoupirs fréquens, des larmes améres, des ſanglots étoient l'unique langage qui pût échapper à ſon cœur déchiré. La malheureuſe Joclet eût fait autant de pitié à quiconque l'eût vue ſans avoir connoiſſance de ſon forfait.

Le Curé attendri lui-même, avoit déja repété pluſieurs fois: " Monſeigneur.... „ eh ! par pitié, Monſeigneur.... quand le Comte découvrant enfin ſon viſage enflammé de colére, & défiguré par ſa douleur: " Ah ! Monſieur, s'écria-t-il, „ vous venez de me plonger un poignard „ dans le cœur. Vous faites en un mo- „ ment le malheur de toute ma vie; ne „ me parlez plus; je ſuis outré, je ſuis „ déſeſpéré.

Puis ſonnant ſes gens, il fit appeller celui dans lequel il avoit plus de confiance. " Menez, lui dit-il, Monſieur & „ cette

„ cette femme dans les chambres qu'on „ leur a préparées ; que leurs portes ſoient „ fermées à tout le monde, & prenez „ ſoin vous-même qu'ils ne manquent „ de rien ; mais ſur-tout répondez-moi „ que perſonne ne les puiſſe voir d'au- „ jourd'hui. Pardonnez-moi, Monſieur, „ dit-il en s'adreſſant au Curé, une pré- „ caution néceſſaire ; demain vous ſerez „ content de moi. Adieu, laiſſez-moi.

Ils furent l'un & l'autre conduits par le Valet de chambre du Comte dans les chambres qui avoient été préparées pour les recevoir, & qui heureuſement pour les projets du Comte, étoient placées dans un pavillon ſéparé du corps de ſon Hôtel.

A peine Mr. de Saint-Eugéne fut-il ſeul, qu'il ſe livra à toute l'horreur de ſa ſituation. Il frémit en voyant d'un coup d'œil, l'abbaiſſement d'une fille chérie, qu'il s'étoit accoutumé depuis long-tems à regarder avec tant de complaiſance com-

comme la ſienne; l'erreur dans laquelle il avoit été prêt de plonger le Marquis d'Anglure; la néceſſité de reconnoître pour ſa fille une perſonne dont l'éducation répondoit ſi peu à la grandeur de ſa naiſſance; enfin, le mariage inceſtueux qu'il avoit été ſur le point de conclurre en ſon fils & ſa propre fille. Au milieu de tant d'idées accablantes, il demeuroit dans un état de ſtupidité & d'indéciſion: il ne voyoit, il n'imaginoit aucune voie praticable pour ſortir des embarras & des piéges que ſon ignorance avoit préparés à ſon cœur & tendus à ſa vertu.

„ Pourquoi ne ſuis-je pas mort, di-
„ ſoit-il, avant qu'on m'eût arraché mon
„ erreur? Mais, juſte Ciel! que dis-je?
„ Dans quelle foule d'erreurs plus funeſ-
„ tes encore, la mienne eût-elle entrainé
„ ma famille entiére? O douleur! ô pere
» le plus infortuné qui fut jamais! He-
„ las! ma chere Adelaide; que dis-je?
„ Helas!

„ Helas malheureuſe Angélique, helas ! „ mon cher Cromſtad, ce n'eſt que dans „ vos cœurs que je puis eſpérer de trou- „ ver encore de la pitié, de la tendreſſe, „ & c'eſt la ſeule conſolation qui puiſſe „ me reſter au monde : pourriez-vous „ la refuſer à mes malheurs ? Et vous, „ ô chere moitié de mon ame ! qu'allez- „ vous devenir à l'affreuſe confidence „ que je ſuis contraint de vous faire ? „ Vous m'avez pardonné mes égaremens ; „ me pardonnerez vous de vous en faire „ partager la peine ? Me pardonnerez- „ vous mes malheurs ? Oui, c'eſt à vous „ que je dois avoir recours. Reprens cou- „ rage, pere infortuné, c'eſt en parta- „ geant tes douleurs avec une tendre „ épouſe, que tu peux eſpérer de trou- „ ver quelque ſoulagement.

Le Comte frappé de cette derniére idée, fit ſur le champ prier la Comteſſe ſa femme de paſſer à ſon appartement : il étoit

étoit trop pénétré de ſa ſituation pour avoir l'art de la diſſimuler un inſtant, en cherchant à préparer le cœur de la Comteſſe au coup affreux qu'il alloit lui porter. " Madame, dit-il, en la voyant „ paroître, nous n'avons plus de fille; „ vous me voyez dans le dernier dé- „ ſeſpoir.

„ Que dites-vous, Monſieur, reprit „ la Comteſſe? Je viens de quitter Ade- „ laïde; elle eſt actuellement chez moi „ avec le Marquis d'Anglure.

„ Ah! Madame, continua le Comte, „ nous n'avons plus de fille, vous dis- „ je, puiſque cette même Adelaïde ceſſe „ de l'être.

La Comteſſe voulut encore l'interrompre, & elle ſembloit craindre que ſon mari n'eût l'eſprit égaré; mais il l'arrêta lui-même en lui diſant: " Ecoutez- „ moi, Madame: non, cette tendre „ Adelaïde, qui vous eſt ſi chere, cette

„ mal-

„ malheureuſe fille ſi digne de vôtre
„ amour ; n'eſt plus pour nous ce que la
„ nature devoit avoir accordé à notre
„ tendreſſe, c'eſt la fille de la Joclet. He-
„ las ! le nom que nous lui donnions avec
„ tant de complaiſance, notre amour,
„ notre fortune, toutes les eſpérances
„ que cette pauvre enfant doit avoir
„ conçues, tout appartient à cette Angé-
„ lique que je ne trouve point dans mon
„ cœur. L'aveu que la Joclet vient de
„ me faire de ſon crime, m'ôte celle que
„ ce cœur aveugle avoit choiſi, & me fait
„ en même-tems reconnoître celle que
„ mon propre crime alloit adopter en
„ l'uniſſant avec mon fils. Vous commen-
„ cez Madame, à ſentir, à partager tou-
„ te l'horreur de ma ſituation.

En effet, la Comteſſe de Saint-Eugéne étoit reſtée immobile & confondue ; ſes yeux ouverts ne ſe fixoient à aucun objet ; elle paroiſſoit même ſi privée de tout

ſenti-

ſentiment, qu'elle n'avoit pas le pouvoir de céder à celui de ſa douleur. Le Comte continua à l'inſtruire de leur commun malheur, en lui apprenant tous les détails de la converſation qu'il avoit eue avec la Joclet, ou plutôt avec ſon Curé. Peu-à-peu les yeux de la Comteſſe ſe mouillerent de larmes, & bientôt elle en répandit avec abondance.

„ Ah! mon cher Comte, s'écria-t-elle enfin; quelle nouvelle pour cette „ pauvre enfant! non, je n'aurai jamais la force de la lui apprendre.

„ Gardez vous en bien, Madame, reprit le Comte, je ſais tout ce qu'il „ vous en couteroit, laiſſez-moi ce ſoin. „ Helas! vous le dirai-je, s'il eſt quelque „ conſolation à ma douleur, c'eſt en la „ répandant dans ſon ſein que j'eſpére „ trouver ce triſte ſoulagement à mes „ peines. Ah! ma chere Comteſſe, que „ cette nature dont on a tant vanté le

» pouvoir, que ce ſang auquel on attri-
» bue tant de force, ſont d'aveugles gui-
» des de nos affections! Helas! la juſ-
» tice même ne peut entrer dans mon
» cœur qu'en le déchirant: ceſſons pour-
» tant de nous plaindre; la fille que le
» Ciel nous rend, n'eſt point tout-à-fait
» indigne de notre amour; les droits
» qu'elle y a, ſont trop ſacrés pour pou-
» voir les oublier: vos ſoins, vos exem-
» ples, le changement même de ſon
» état, ſon amour propre enfin, tout
» va concourir déſormais à effacer de
» ſon ame ce qui lui reſte encore des im-
» preſſions de la malheureuſe éducation
» qu'elle a reçue.

Le Comte alloit continuer, lorſqu'on vint l'avertir qu'on n'attendoit que ſes ordres pour ſervir le dîné; il dit qu'on le pouvoit: puis ayant engagé la Comteſſe à faire ſes efforts pour ſe remettre, il la pria ſur-tout de ne faire connoître à per-

ſonne

ſonne ce qui avoit donné lieu à leur triſteſſe & à leur commune agitation : il lui promit qu'avant la fin du jour, tout ſeroit arrangé à leur mutuelle ſatisfaction. Enfin, plus maître de ſes mouvemens que la Comteſſe, il parut avec elle en préſence du Marquis d'Anglure & de ſa famille. Il obligea même Angélique, c'eſt-à-dire, la véritable Adelaïde, à prendre pour la premiere fois, place à ſa table, en lui diſant que ſa mere étoit trop fatiguée pour qu'elle pût aller lui tenir compagnie, & que l'himen qui ſe préparoit pour elle, devoit lui donner droit de s'aſſeoir dès ce moment, avec ſa famille & ſes amis. Celle-ci, que nous nommerons encore Angélique, fut extrêmement ſatisfaite de cette diſtinction, & la Comteſſe de Saint-Eugéne fut la ſeule à laquelle une migraine ſuppoſée ſervit d'excuſe, pour ne pas être auſſi gaie & auſſi contente que le paroiſſoit tout le

reſte de la compagnie, ſi on en excepte les inquiétudes de la fauſſe Adelaïde ſur l'indiſpoſition de la Comteſſe.

Au ſortir de table, le Comte de Saint-Eugéne prit en particulier celle qui ſe croyoit encore ſa fille, & lui dit: " Ma „ chere Adelaïde, ſuis-moi dans mon „ cabinet, j'ai à t'entretenir de choſes „ importantes, & qui nous intereſſent „ tous deux également.

Elle obéit en tremblant à l'ordre du Comte; & dès qu'elle fut enfermée avec lui, il la prit dans ſes bras, & il lui dit: „ Ma fille, ma chere fille, oui, vous le ſerez toujours, malgré les triſtes nouvelles „ que je ſuis obligé de vous apprendre.

„ Ah! mon cher pere, lui dit-elle, „ votre tendreſſe me conſole de tout; „ ſans doute Mr. d'Anglure a changé „ pour moi de ſentiment: non, mon „ pere, ne craignez point de me le dire; „ loin de m'affliger, ce ſeroit me combler

„ de

„ de joie que de m'assurer que je ne se-
„ rai jamais séparée d'un pere si tendre.
„ Ma fille.... Ah! ma fille, dit le
„ Comte qui ne fut plus maître de ses
„ larmes, tu me perces le cœur.... Il ne
put en dire davantage. Il soupiroit....
il levoit les yeux au Ciel; la pauvre An-
gélique Joclet qui s'ignoroit encore elle
même, s'empressoit à caresser le Comte
toute effrayée qu'elle étoit.
„ Mon pere, lui disoit-elle, mon cher
„ pere, que pouvez-vous m'apprendre qui
„ m'attriste plus que l'état où je vous vois?
„ Ah! ma fille, ce sont des noms si
„ chers, lui répondit-il; ce sont ces
„ noms de fille, de pere qui font mon
„ tourment. Helas! je ne suis plus ton
„ pere, je ne fus jamais digne de l'être.
„ Helas! mon cher pere, que dites-
„ vous? Vous n'êtes point mon pere...
„ Ne suis-je donc plus digne de votre
„ amour? Qu'ai-je fait? Où suis-je? Ah!

„ je me meurs! Elle s'évanouit preſque à ces mots; le Comte plus allarmé, plus tendre que jamais, la retint dans ſes bras.

„ Ma fille, diſoit-il, ma fille, écoute-
„ moi, reprens tes ſens, ma chere fille.

„ Votre fille, dit-elle, votre fille! eh
„ pourquoi m'accabler encore avec un
„ nom ſi cher! Ah! vous n'êtes plus
„ mon pere, laiſſez moi mourir.

„ Juſtes Dieux! continua le Comte,
„ & tu ne connois pas encore tous nos
„ communs malheurs. Que dois-je donc
„ attendre des funeſtes lumieres que je vais
„ te donner ſur ta malheureuſe naiſſance?

„ Achevez, Monſieur; que ce nom
„ coute à ma tendreſſe, dit-elle en re-
„ prenant ſes ſens & ſon ſang froid,
„ achevez de m'apprendre mon ſort.
„ Que pouvez-vous déſormais me dire
„ qui puiſſe me faire trembler, puiſque
„ vous n'êtes point mon pere? Mais,

„ conti-

„ continua-t-elle en répandant de nou-
„ velles larmes, ne me défendez pas ſur-
„ tout de vous aimer.

„ Ce ſeroit me priver de la vie, lui
„ dit le Comte ; mais écoute-moi enfin :
„ la trop heureuſe Joclet eſt ta mere,
„ ton nom eſt Angélique, celle qui le
„ porte eſt celle que le Ciel m'a donnée,
„ que la juſtice m'engage, que dis-je,
„ qu'elle me force à reconnoître. Mais
„ enfin, ma chere enfant, Cromſtad
„ n'eſt plus ton frere, il eſt mon fils, il
„ t'aime, ah ! tu ſeras la fille de mon
„ choix, & celle de mon cœur. Tu pleu-
„ res, ma fille, pourſuivit le Comte.

„ Helas ! Monſieur, lui répondit-elle,
„ quel langage conviendroit mieux à la
„ triſteſſe de mon ame ! que de fautes
„ mon erreur m'a fait connoître ! com-
„ bien de fois, grands Dieux ! ai-je man-
„ qué de reſpect à celle à qui j'en dois
„ tant, à votre heureuſe fille ! Quelle

„ vanité mal entendue m'avoit fait pré-
„ férer Mr. votre fils à tous les hommes
„ du monde! Ah! Monſieur, je ne ſuis
„ plus digne de lui; c'eſt pour une re-
„ traite obſcure & éternelle que je dois
„ déſormais implorer votre charité. Je
„ ſerai trop heureuſe, ſi mon cœur y
„ porte l'aſſurance que vous n'oublierez
„ point une malheureuſe trompée par
„ la nature, ſéduite par vos bontés, &
„ que la ſeule ignorance de ſon état a pu
„ rendre coupable.

„ C'en eſt trop, ma fille, lui dit le
„ Comte abimé de douleur, mon cœur
„ ne peut plus tenir contre de ſi rudes
„ épreuves: prens toi-même pitié de
„ moi, ne me prive plus du nom de ton
„ pere, c'eſt le ſeul bien que je me con-
„ noiſſe déſormais; il m'eſt plus cher
„ que ma vie, garde-toi de me le refu-
„ ſer. Reprens, au reſte, le courage qui
„ ſied à une ame auſſi belle que la tien-
„ ne;

„ ne ; ranime la mienne par ton exem-
„ ple ; tu ſens combien il me reſte en ce
„ jour de différentes attaques à ſoute-
„ nir, combien d'intérêts à accorder,
„ & combien d'arrangemens à prendre ;
„ ſois aſſez généreuſe pour m'aider toi-
„ même dans une ſituation ſi délicate ;
„ mais ſonge, & je te le demande en
„ grace, à n'avoir plus aucune idée qui
„ puiſſe nuire aux vues que j'ai pour toi.
„ Embraſſe-moi, ma fille, embraſſe un
„ pere qui ſe fera toujours honneur d'en
„ porter le nom, & un devoir d'en con-
„ ſerver l'amour & les entrailles.

Ils en étoient encore à ſe donner réciproquement par leurs careſſes, les preuves les plus tendres de leurs ſentimens, lorſque le Marquis d'Anglure, qui ne concevoit rien au miſtére qu'on lui faiſoit, & dont l'inquiétude étoit encore augmentée par la triſteſſe involontaire de la Comteſſe, & l'embarras de Cromſtad

& d'Angélique; lors, dis-je, que le Marquis d'Anglure fit demander à voir le Comte. Celui-ci ne feignit plus de le laiſſer entrer, ni de lui faire voir l'état dans lequel l'épanchement de ſa tendreſſe venoit de le mettre.

„ Que vois-je, dit alors le Marquis „ d'Anglure? Pardonnez-moi, Monſieur, „ j'ai, peut-être, commis une indiſcré- „ tion, & l'état d'accablement où je vous „ trouve, la triſteſſe de Mademoiſelle vo- „ tre fille, m'annoncent, ſans doute, quel- „ que choſe de funeſte pour ma paſſion.

„ Marquis, lui répondit le Comte, ſi „ c'eſt, en effet, un malheur pour vous, „ & je le penſe; ſi la perte d'Adelaïde „ vous touche, il eſt trop vrai que celle „ que vous voyez, toute digne qu'elle „ ſeroit de votre choix, n'eſt plus en „ droit d'y prétendre: helas! cette chere „ & malheureuſe enfant, je puis vous „ le dire en ſa préſence, elle n'en rougira

„ point,

„ point, eſt fille de la Joclet. Cette fem-
„ me criminelle me l'a ſuppoſée, & pour
„ éviter un léger reproche de ſa négli-
„ gence, elle a gardé pour elle ma fille
„ & m'a donné la ſienne. En un mot,
„ vous voyez ici Angélique, & celle que
„ vous venez de quitter, eſt Adelaïde.
„ Le ſort de cette chere enfant eſt tout dé-
„ cidé, elle ne peut être à vous; celui de
„ la véritable Adelaïde eſt en vos mains;
„ & rien ne doit ici ni arrêter ni con-
„ traindre les ſentimens de votre cœur
„ pour l'alliance projettée entre nous.

Le Marquis n'étoit pas le ſeul maître de ſes volontés; auſſi reſta-t-il quelque tems rêveur & indéterminé; mais enfin il rompit le ſilence, & après avoir, au moins par complaiſance, marqué quelque douleur de la perte de celle qu'il avoit toûjours regardée comme Adelaïde, il aſſura le Comte qu'il tenoit ſon alliance à tel honneur, que pour peu que ſon

pere

pere n'y mit point d'obſtacle, il n'y auroit rien de changé aux arrangemens qu'ils avoient pris, & que la fauſſe Angélique étant ſa fille, ne lui ſeroit pas moins chere, pour n'avoir pas en partage les graces & l'éducation de celle qui lui avoit d'abord été deſtinée.

Le Comte embraſſa tendrement le Maquis d'Anglure, Angélique même; (car nous nommerons déſormais ainſi la véritable fille de la Joclet) Angélique, dis-je, applaudit à la réſolution du Marquis; elle la juſtifia par l'éloge de la vraie Adelaïde, dont elle peignit l'ame & le caractére d'après les leçons qu'elle-même lui avoit données, & dont en effet elle avoit déja beaucoup profité. Enfin, le Marquis ſortit, aſſurant le Comte de Saint-Eugéne, qu'il ne ſe paſſeroit pas vingt-quatre heures, ſans qu'il lui apportât la réponſe de ſon pere, qu'il ſe flattoit

flattoit de trouver favorable au déſir ſincére qu'il avoit de s'allier à ſa Maiſon.

Il ne reſtoit plus au Comte que d'inſtruire ſa propre fille & ſon fils Cromſtad, d'un événement qui apportoit un changement ſi avantageux dans l'état de l'une & dans les engagemens de l'autre. Il ne voulut pas différer un inſtant; il fit prier la Comteſſe de les lui amener, & dit à Angélique qu'elle étoit la maîtreſſe d'éviter cette premiere entrevue.

„ Moi! mon pere, dit-elle, ah! Mon-
„ ſieur, vous me l'avez ordonné: moi
„ me retirer! ah! permettez que je ſois
„ la premiere à rendre à Mademoiſelle
„ de Saint-Eugéne tout ce que je lui
„ dois; je ne pourrai jamais commen-
„ cer trop tôt, ni vivre aſſez long-tems
„ pour réparer les torts immenſes que je
„ lui ai faits, en lui volant tant d'années
„ de votre précieuſe tendreſſe.

„ Eh bien, ma chere fille, dit encore

„ le

„ le Comte, ſois donc l'interprête de „ ton tendre pere; que ce ſoit par toi „ qu'Adelaïde apprenne ſon ſort: dépo„ ſitaire de toute ma tendreſſe, qui „ pourroit mieux que toi l'exprimer à „ une fille à qui je vais en devoir tant? „ puiſſes-tu lui en inſpirer pour moi une „ égale à celle que tu me portes!

La Comteſſe ſe rendit en ce moment chez le Comte avec ſa fille, qui n'étoit rien moins que prévenue de la ſcéne qui ſe préparoit, & avec Cromſtad, qui de ſon côté ignoroit tout, & qui étoit depuis le matin rongé de la plus cruelle inquiétude. La Comteſſe fut à peine entrée avec Cromſtad qui lui donnoit la main, & ſa fille après elle, qu'Angélique, à laquelle on ne doit plus ſe tromper, courut d'un air auſſi gai que modeſte, ſe précipiter aux pieds de Mademoiſelle de Saint-Eugéne.

„ Il eſt juſte, Mademoiſelle, lui dit„ elle en embraſſant ſes genoux, que ce „ ſoit

„ ſoit moi qui rende les premiers hom-
„ mages à Mademoiſelle de Saint-Eugé-
„ ne. Si une trop longue erreur m'a ren-
„ du coupable, ce n'eſt pas ſeulement à
„ vos pieds que j'en veux expier le crime
„ involontaire; toute ma vie ne peut ſuf-
„ fire à réparer le tort que je vous ai fait.

Cette action vive & généreuſe tira des larmes de la Comteſſe & de ſon mari, Cromſtad en demeura conſterné, Mademoiſelle de Saint-Eugéne interdite.

„ Eſt-ce pour ſe moquer de moi, dit-
„ elle, Mademoiſelle, qu'on m'a con-
„ duite ici? Levez-vous donc, s'il vous
„ plaît; pouvez-vous pouſſer ſi loin la
„ raillerie en préſence de Monſieur & de
„ Madame?

„ Non, Mademoiſelle, dit Angélique
„ en ſe relevant, il n'eſt point queſtion
„ ici de raillerie, c'eſt en préſence de
„ Mr. votre pere & de Madame votre
„ mere que je vous apprens le ſecret de

„ votre

„ votre naiſſance que vous avez ignoré
„ trop long-tems. Ma mere doit paroî-
„ tre bien coupable à vos yeux ; mon
„ ignorance ſeule m'a fait partager ſon
„ crime ; mais je vous demande grace
„ pour elle & pour moi : vous êtes Ma-
„ demoiſelle de Saint-Eugéne, je ne ſuis
„ qu'une chétive payſanne : trop heu-
„ reuſe ſi mes jours étoient déſormais
„ conſacrés à vous ſervir !

La nouvelle Adelaïde étoit ſi ſurpriſe & ſi décontenancée, le Comte & la Comteſſe ſi attendris & ſi attentifs, que Cromſtad eut le tems de laiſſer échapper un tranſport de joie qu'il lui fut impoſſible de tenir.

„ Quoi ! s'écria-t-il, vous n'êtes point
„ ma ſœur ! Tout gardoit encore un profond ſilence ; Mademoiſelle de Saint-Eugéne hors d'elle-même, commençoit à s'attendrir : aux premieres larmes qui coulerent de ſes yeux, le Comte & la Com-

Comteſſe la prirent enſemble dans leurs bras, comme s'ils euſſent concerté leurs mouvemens.

„ Ah! ma fille, lui dirent-ils, c'eſt à „ ces ſentimens qu'il ne nous eſt plus „ permis de vous méconnoître.

Une révolution ſi ſubite ne pouvoit manquer d'agiter l'ame de la fauſſe Angélique. Elle verſa, ſans doute, des larmes de tendreſſe; mais elle en verſa de joie. S'il lui étoit reſté quelqu'incertitude ſur ſon ſort, l'affectation qu'on avoit eue à la ſouſtraire aux yeux de celle qu'elle croyoit ſa mere, la complaiſance ſecréte d'un changement ſi glorieux pour elle, eût achevé de la perſuader.

„ Mais, mon Dieu, dites moi donc, „ Mademoiſelle, dit-elle en s'échappant des bras de la Comteſſe, & prenant encore, par habitude, les mains d'Angélique pour les baiſer, tout ce que j'entens „ eſt-il bien vrai? En vérité, je crois que

„ je rêve ; c'eſt donc vous qui êtes An-
„ gélique ? ajouta-t-elle en lui retirant une de ſes mains que celle-ci baiſoit à ſon tour.

„ Oui, ma fille, lui dit ſérieuſement
„ le Comte ; mais ne ceſſez jamais d'avoir
„ pour elle la tendreſſe que vous devrez
„ à votre ſœur. Bientôt en épouſant
„ Cromſtad, elle ſera ma fille comme
„ vous.

„ Comment, Monſieur, ce n'eſt donc
„ plus moi qu'il épouſe, dit-elle à ſon pere !

„ Ma fille eſt promiſe au Marquis d'An-
„ glure, dit le Comte, c'eſt déſormais à
„ vous à tenir mes engagemens, s'il vous
„ fait l'honneur de tenir le ſiens.

„ En ce cas, dit Mademoiſelle de Saint-
„ Eugéne, j'y conſens ; &, ſans vanité,
„ je puis croire qu'il n'en ſera pas fâché.

Cromſtad n'oſoit marquer la joie dont il étoit pénétré ; mais ſes yeux le déce-

loient

loient assez à sa chere Angélique, & aux yeux de son pere.

Le Comte de Saint-Eugéne étoit aussi content qu'il lui étoit permis de l'être, après les assauts que son cœur avoit eu à soutenir. Il ne lui restoit plus qu'à pardonner à la nourrisse de sa fille, & à instruire toute sa maison du changement qui venoit de se faire dans sa famille.

Il fit, pour cet effet, dès le soir même, assembler tout son monde dans un salon, & ordonna qu'on y fît descendre le Curé & Madame Joclet. Dès qu'il sut qu'ils y étoit arrivés, il y passa lui-même avec sa femme, sa fille, Angélique & Cromstad. Dès qu'Angélique put appercevoir sa mere, sans donner au Comte le tems de dire le sujet qui lui avoit fait assembler sa maison, elle courut se jetter dans les bras de la pauvre Joclet.

„ Ah! ma mere, s'écria tendrement An-
„ gélique. Ah! ma fille, répondit la Joclet.

„ Ah! ma mere, continua Angélique, „ je ſavois que je vous devois beaucoup, „ helas! j'ignorois que je vous duſſe la vie.

Leurs embraſſemens, leurs larmes ſe confondirent, tandis que le Comte auſſi touché que ſes gens, du ſpectacle attendriſſant qui ſe paſſoit à leurs yeux, leur dit: " Mais enfans, ce que vous voyez, „ vous inſtruit de ce que je voulois vous „ apprendre, & en même-tems de vo- „ tre devoir. Voilà ma fille, dit-il en leur montrant celle qu'ils n'avoient jamais regardé que comme leur camarade; „ reconnoiſſez l'aimable Angélique aux „ tranſports de ſon cœur, continuez à „ la reſpecter & à la ſervir comme ſi „ elle n'avoit point ceſſé d'être ma fille; „ je l'adopte en votre préſence; & vous, „ ma bonne, dit-elle en s'adreſſant à la „ nourriſſe, je vous pardonne un crime „ dont, helas! je porterai ſeul la peine. „ Vous voyez, Monſieur, dit-il au Cu-

„ ré

„ ré, combien je défére à votre priere ;
„ vous pourrez demain remener cette
„ femme chez elle avec une de mes voi-
„ tures, j'en donnerai l'ordre.

„ Ah ! Monſieur, dit Angélique effra-
„ yée, il faudra donc que je ſuive ma
„ mere ? Puis-je déſormais l'abandon-
„ ner ? Non, ſes jours me ſont trop
„ chers : ou permettez qu'elle reſte avec
„ moi, ou ſouffrez que .... Le Comte
ne lui donna pas le tems d'achever.
„ Non, lui dit-il, ma fille, votre ten-
„ dreſſe ne ſera point trompée, votre
„ mere ne vous quittera plus.

Il n'y eut pas un des aſſiſtans qui ne fût pénétré d'attendriſſement & de reſpect pour la nouvelle Angélique ; les larmes couloient de toutes parts, ils furent tous bien moins ſenſibles à la joie de leur nouvelle maîtreſſe, qu'à la douleur que leur cauſoit la cataſtrophe de celle qu'ils avoient ſervie avec tant de zéle.

Ce ſeroit vouloir entrer dans bien d'ennuyeux détails que de rendre compte, jour par jour, de la ſuite des événemens de celui-ci. Le Lecteur brûle de ſavoir le dénoûment de cette hiſtoire ; il le devine même ; ainſi nous ne pouvons être trop laconiques dans la néceſſité où nous ſommes de le lui apprendre malgré toute ſa pénétration.

On eut donc le lendemain le conſentement du vieux Comte d'Anglure, on eut auſſi celui de la Dame Joclet ; il n'y avoit rien à changer aux publications faites ou à faire, non plus qu'aux contrats, ſi ce n'eſt d'en rayer quelques ſignatures, d'en ſubſtituer d'autres, & d'approuver les ratures. On fit encore un changement conſidérable à celui de Cromſtad & d'Angélique, par le don que le Comte & la Comteſſe leur firent en commun de deux cens mille livres ; & ces deux mariages étoient à peine célébrés depuis un mois, que

que le Comte de Saint-Eugéne apprit du Banquier Allemand, ainſi que par les lettres de Miſſ Naugton, qu'elle lui faiſoit paſſer dix mille écus ſterlings au profit de ſon fils le Baron de Cromſtad. Le Comte non-ſeulement l'avoit fait naturaliſer; mais il parvint même à le faire légitimer, & lui fit ainſi porter ſon nom & ſes armes. Jamais époux ne furent plus unis & plus heureux que Cromſtad & l'aimable Angélique.

On n'a point publié non plus que le Marquis d'Anglure eût à ſe repentir de ſon mariage avec Mademoiſelle de Saint-Eugéne; il en eût, ſans doute, été plus content encore, ſi une meilleure éducation eût modéré de bonne heure les paſſions, & réformé le caractére qu'elle avoit apporté en naiſſant.

LETTRE A MR. LE MARQUIS D***.

Voilà, Monſieur, l'Hiſtoire que vous m'avez commandée ; je la tiens dans toutes ſes circonſtances, d'un témoin oculaire qui a connu particuliérement tous les perſonnages qui y part, & qui avoit trente ans & plus, lorſque le Comte de Saint Eugéne revint de ſon ambaſſade en 1674. Vous n'en ſerez point étonné, quand vous ſaurez que c'eſt feu Mr. de Sérancourt qui eſt mon Auteur, & qui eſt mort en 1737. ou 1738. à ce que je penſe, âgé de quatre vingt dix-neuf ans & quelques mois. Au reſte, j'ai écrit ceci avec tant de précipitation, qu'il s'y trouvera bien des négligences ; mais j'ai été moins touché dans la compoſition de ce petit Ouvrage, de la vanité de l'Ecrivain, que du déſir de ſatisfaire votre impatience & celle des Dames pour leſquelles je l'ai entrepris. Je ſuis, Monſieur, &c.

A... le 8 Mars 1750.

FIN.

Digitized by Google